TREIZIÈME ANNÉE. — N° 293 15 MARS 1909 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LA QUESTION MILLER

(*Fin*)

Les accusations des Spirites qui renient Miller, je les trouve formulées et coordonnées dans un article de M. Léon Denis.

M. Léon Denis convient tout d'abord, de très bonne foi, que son impression favorable — il parle même de son enthousiasme des débuts — persista après les premières séances de 1908.

« Mais peu à peu, ajoute-t-il, des doutes se glissaient dans mon esprit. Je surprenais des gestes suspects, des allures étranges, des mouvements insolites... J'acquis bientôt la certitude que le médium, dans les cas où il n'a pas l'intention de reparaître vêtu, se déshabillait, ôtait ses chaussures, puis sortait quand l'obscurité était complète... Une fois, mais beaucoup plus tard, le prétendu fantôme éternua ».

Examinons ces griefs.

En premier lieu, je constate que M. Léon Denis omet de nous donner la date exacte où ses soupçons prirent naissance. Je puis dire qu'elle coïncide avec la fameuse séance où assista le chanoine. A la séance précédente, en effet, où je me trouvais, M. Léon Denis, présent également, n'avait élevé aucune objection.

Certes, il avait pu remarquer, comme tout le monde, certains gestes, certains bruits, mais ces bruits et ces gestes, qui, après la séance où assista le chanoine, lui devinrent suspects par une sorte d'effet rétroactif, n'ébranlèrent [pas sa foi sur le moment.

Seul, l'éternuement du fantôme lui avait donné à penser. « Mais malgré tout, sa bonne impression persistait ». Pourquoi, en effet, un fantôme, s'il est réellement matérialisé, n'éternuerait-il pas?

Lorsque je remarquai, dans la séance qui eut lieu chez moi, que l'haleine de Betsy, la négresse, sentait abominablement la pipe, mes lecteurs se rappellent avec quels arguments les Spirites, craignant sans doute que cette constatation n'éveillât mon scepticisme, me démontrèrent qu'il était tout naturel que la matérialisation sentît le tabac, puisque le médium était fumeur.

Pour les mêmes raisons, quoi d'étonnant à ce qu'un fantôme éternue, si le médium est enrhumé du cerveau ! !

***

Donc, la foi de M. Denis n'était encore qu'ébranlée. Mais il ne devait pas tarder à apprendre des faits plus graves.

Mme Hart, demeurant rue Flatters, 3, lui fit part, un soir, qu'elle avait vu distinctement Miller, dévêtu, n'ayant plus que son pantalon, accroupi, puis allongé sur le parquet et se relevant graduellement pour soulever le tulle flottant qui lui servait à imiter le fantôme de Lilie Roberts.

Le lendemain, Mlle Marie Nœggerath, l'entretint des observations, absolument semblables, qu'elle avait faites, pendant la même séance.

Ce double témoignage fit, cette fois, réfléchir sérieusement M. Léon Denis. Cependant il ne voulut pas encore crier au scandale.

Il se contenta « de demander, par pur ménagement, s'il fallait attribuer ces dissonnances à l'intervention des esprits inférieurs ou bien aux agissements du médium ».

Ce qui convainquit définitivement M. Léon Denis, c'est l'honnête larcin de M. Léopold Dauvil.

« Lorsque, dit-il, *dans une des séances de* JUIN, rue Milton, sous le nom du docteur Benton, Miller, juché sur une chaise, simulait, dans l'obscurité, un phénomène de pesanteur, il nous appela successivement, Léopold Dauvil, Ch. Letort et moi, pour vérifier le soi-disant phénomène. Léopold Dauvil en profita pour couper, avec des ciseaux de poche, deux fragments du vêtement blanc du pseudo Benton. En regagnant nos places, il me les confia un instant. J'en avais gardé la moitié... »

C'est ce fragment d'étoffe qui constitue, pour M. Léon Denis, la preuve indéniable, la preuve matérielle de la fraude. Nous n'y contredisons point. Mais nous nous permettrons quelques petites observations.

C'est, on le voit, de l'aveu même de M. Léon Denis, *au mois de juin* que ce fragment d'étoffe, qui constitue, d'après lui, une preuve irrécusable de l'imposture de Miller, est tombé entre ses mains. Au mois de juin 1908 ! Or, le 1[er] août de la même année, c'est-à-dire près de deux mois plus tard, M. Léon Denis, sous ce titre : *La Vie invisible*, publiait, dans *La Revue spirite*, un article d'un enthousiaste presque frénétique, que je n'aurais pas la malice de citer tout entier, mais dont voici la conclusion :

En résumé, toutes les personnes qui ont assisté aux séances de C. V. Miller en ont conservé une impression profonde. *En raison des minutieuses précautions prises, il est impossible de croire à la fraude et les nombreuses preuves d'identité obtenues plaident en faveur de la manifestation des défunts.* Ceux-ci, à l'aide des éléments fluidiques empruntés au médium et par la puissance de la volonté sur la matière, reconstituent temporairement leur forme corporelle d'autrefois. Ils peuvent ainsi vivre quelques instants de notre vie, s'associer à nos soucis, parler, discuter, rire, chanter avec nous.

Les personnalités psychiques qui s'agitent autour de Miller sont nombreuses et diverses. Chacune d'elles présente un caractère très original et dissemblable de celui du médium. Il y aurait là matière à une étude psychologique bien tendante et pleine d'intérêt. Depuis le D[r] Benton, guide-contrôle et chef de ce groupe d'esprits, jusqu'à Betsy, la négresse, qui s'occupe des menus détails des séances comme elle eut fait des soins du ménage pendant la vie terrestre, toutes ces entités représentent les degrés ses plus variés de l'existence spirituelle. Mais toutes se sont attachées à Miller dans un noble but, celui de démontrer aux humains la réalité de l'autre vie. Elles vont ainsi de par le monde, semant à pleines mains les consolations et les espérances qui découlent de la foi en l'au-delà et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus, *ou de la haute mission que s'imposent ces âmes ou bien du désintéressement absolu de Miller qui consacre son temps et sacrifie sa santé à la plus sainte des causes, sans accepter aucun dédommagement matériel.*

Avouez qu'on peut s'étonner que M. Léon Denis ait pu publier, *le 1[er] août*, un article aussi enthousiaste sur Miller, alors que *depuis le mois de juin* il avait la preuve matérielle — c'est lui qui le dit — des supercheries du médium !

***

On peut s'en étonner, certes ; mais il ne faut pas aller au-delà. Je serais, pour ma part, désolé qu'on supposât que je doute de la sincérité de M. Léon Denis. Sa sincérité me paraît, au contraire, absolue. Si ce diable de morceau d'étoffe, qui n'éveillait point ses soupçons au mois de juin, ni même au mois d'août, est devenu, aux environs du mois de décembre, une preuve des fourberies de Miller, c'est, encore une fois, qu'entre les deux dates se place la fameuse séance où assista le chanoine.

Au reste, M. Léon Denis n'est pas le seul dans son cas. M. Léopold Dauvil, qui est, lui aussi, un spirite notoire, auteur d'ouvrages fort remarquables, semble avoir subi une sorte de « retournement » du même genre.

Au lendemain de la séance de juin, M. Léopold Dauvil était si peu enclin à voir dans les deux fragments du vêtement du « pseudo » Benton qu'il avait coupés avec des ciseaux de poche, une preuve tangible et indéniable de la fraude du médium, qu'il y voyait tout le contraire.

Je tiens le fait de Papus même (le docteur Encausse) qui m'a autorisé à user de son témoignage.

Au dire de Papus, bien loin de considérer les deux morceaux d'étoffe comme l'indice matériel d'un truquage, M. L. Dauvil les regardait comme les témoins définitifs de l'authenticité des phénomènes.

Il en était à ce point convaincu, m'assurait Papus, qu'il prétendait que l'un des fragments, resté en sa possession, diminuait peu à peu de poids et de volume. Cette dématérialisation gra-

duelle, qu'il croyait constater, lui paraissait de nature à dessiller les yeux des plus sceptiques.

Aujourd'hui, M. Léopold Dauvil a reconnu son erreur et c'est lui qui fournit des armes à M. Léon Denis...

***

Telles sont les imputations de certains Spirites contre Miller. Que prouvent-elles ? Elles prouvent d'abord l'existence, chez ces Spirites, d'une sorte de sectarisme particulier, qui trouble leur esprit critique. Pour eux, tout phénomène est vrai, qui correspond à leur idée préconçue, à leurs croyances ; tout phénomène est truqué, qui n'y correspond point. Avant la séance où assista le chanoine, les séances de Miller étaient toutes véridiques. Les gestes insolites, les bruits suspects, n'étaient ni suspects, ni insolites et bien loin de faire douter de la bonne foi du médium, ils apparaissaient transformés par l'imagination des assistants, comme des garanties de sincérité.

Du jour où l'une des formes, répondant aux questions du chanoine, parla en catholique et non en spirite, tout changea. Les phénomènes ne correspondant plus à leurs croyances, à leurs théories *à priori*, ceux que j'ai appelés les religionnaires du spiritisme brûlèrent sans vergogne ce qu'ils avaient adoré jusque-là...

Et, de même qu'ils avaient exagéré dans le sens de la crédulité et de l'enthousiasme, ils exagérèrent dans le sens de la négation et du dénigrement.

C'est à ce point que M. Léon Denis ose écrire aujourd'hui des affirmations du genre de celle-ci :

> Le médium californien apporte sur lui les objets nécessaires aux simulations. Ce sera la *fine vessie*, facile à cacher au fond d'une poche de pantalon et qui, suivant le cas, gonflée par le souffle et entourée d'un mouchoir de poche en forme de bandeau, imitera une tête fantomale ou bien, enveloppée de tulle, deviendra la boule qui joue un si grand rôle à certaines heures. Ajoutez la *longue baleine pliante* qui sert à manœuvrer le tout ou bien le *masque de soie noire* et les *gants* de couleur qui représenteront la négresse sympathique, le *masque blanc et rose* qui simulera la belle fille d'outre mer dont, à l'occasion, il vous fera toucher les seins, car il est assez gras pour donner cette illusion.

Où, quel jour, M. Léon Denis a-t-il surpris, entre les mains du médium, la fine vessie, la longue baleine pliante, le masque de soie noire, les gants, le masque blanc et rose, dont il parle comme s'il les avait vus, de ses yeux vus, ce qui s'appelle vus ?

Il serait sans doute bien embarrassé de nous en informer. Mais n'insistons pas. Nous en avons assez dit pour démontrer surabondamment que tout ce que certains spirites reprochent à Miller se retourne contre eux.

***

Il nous reste à examiner ce que, abstraction faite des croyances spirites et intrinsèquement, valent les preuves matérielles accumulées contre Miller.

Sur ce point, je ne fais aucune difficulté d'avouer que, si les deux fragments d'étoffe, coupés par M. L. Dauvil dans les vêtements du Dr Benton, existent réellement, la démonstration est faite, que ce jour-là Miller trichait.

On aura beau me tenir le raisonnement suivant, et on me l'a tenu : « Les voiles dont s'enveloppent les formes matérialisées se désagrègent, se dématérialisent toujours avec les formes elles-mêmes — parce que, d'ordinaire, ces voiles restent adaptés à ces formes, qu'ils constituent un tout avec elles, et que la substance fluidique qui compose ce tout, n'ayant point perdu le contact avec le médium, retourne à lui en totalité au moment de la dématérialisation. Mais, lorsque l'on a séparé avec un instrument tranchant une parcelle quelconque de la forme matérialisée, cette parcelle ayant perdu le contact avec le médium et ne pouvant revenir à lui, reste matérialisée. C'est le cas de certains apports, le cas des cheveux de Katie King. »

Non, en dépit de ce raisonnement, je crois vraiment que si M. Léopold Dauvil possède les deux fragments, aujourd'hui fameux, du vêtement du Dr Benton, c'est que Miller, du moins en certains cas, fraudait.

Mais alors, une question se pose : comment fraudait-il ? car l'hypothèse des longues baleines pliantes, des masques, des mousselines apportées dans ses poches, si elle est plausible et vraisemblable pour les séances sans contrôle, reste inadmissible pour les séances qui furent précédées et suivies d'un contrôle minutieux !

Comment, pour ne retenir qu'un fait entre cent

que n'expliquent pas les adversaires de Miller, expliquer notamment l'apparition de Betsy, telle, tout au moins, que je l'ai observée chez moi? On se souvient que le médium, avant la séance, avait été examiné par trois médecins en ma présence, qu'il s'était revêtu ensuite de vêtements à moi, et que le cabinet avait été consciencieusement visité. Comment expliquer, dis-je, l'apparition de Betsy, dont la taille beaucoup plus mince et plus petite que celle du médium, se dessinait sous les mousselines — et qui disparut entre les rideaux, au moment même où Miller, toujours habillé de mes vêtements, en sortait? Je dis au moment même, car la substitution, dans l'entrebâillement des rideaux, du médium à la forme, s'opéra certes en moins d'un dixième de seconde. Or, même si nous n'avions vu la taille de Betsy plus petite et plus mince comparée à celle de Miller que par une erreur d'optique, il faudrait encore expliquer comment, instantanément, Miller aurait pu se débarrasser des étoffes dont il s'était affublé et réendosser les effets que je lui avais prêtés. Et même si, par un prodige de prestesse et d'habileté, rendu bien improbable par la corpulence de ce gros homme, Miller avait pu, en un clin d'œil, se dépouiller des voiles de Betsy et rentrer dans mes habits, il faudrait encore expliquer où il aurait caché les flots de mousseline rèche qui auraient servi à truquer l'apparition...

Ni dans la cabine, ni dans les poches des vêtement prêtés, ni sur le corps du médium, revisité après comme il l'avait été avant par les médecins, il ne fut trouvé trace d'un appareil, ou d'une étoffe quelconque.

Alors ?

Il y a là un mystère que, pour ma part, même après les subtiles déductions de M. de Vesme et les révélations de M. Léon Denis, je me déclare impuissant à éclaicir définitivement.

GASTON MERY.

P. S. — Mes deux précédents articles sur Miller m'ont valu un certain nombre de lettres. Deux semblaient destinées à être publiées. La première émane de M. Henri Rousseau. Il m'excusera de ne pas la reproduire. Elle ne formule contre Miller aucune allégation nouvelle. Mais M. Rousseau paraît désirer qu'on sache qu'il n'a pas attendu que Miller fût reparti en Amérique pour l'accuser de fraude et ce, par lettre recommandée. Dont, acte.

La seconde lettre est de M. Albin Valabrègue, l'auteur dramatique bien connu. M. Albin Valabrègue, qui est israélite, semble rêver je ne sais quelle fusion du Spiritisme et du Catholicisme. Nous ne saurions partager ses erreurs ou ses illusions à ce sujet. Mais il ne nous déplaît point de mettre sa lettre sous les yeux de nos lecteurs qui ne la liront certainement pas sans curiosité.

5 février 1909.

Monsieur le Directeur,

Je n'ai jamais rendu compte d'une seule séance de spiritisme, *sans contrôle*. Je n'ai pas lieu de le regretter.

Je m'étonne et je m'afflige que des spirites sérieux acceptent des séances où la fraude est facile. Ces spirites se font les complices inconscients des médiums trompeurs.

Toutefois, on s'alarme à tort des conséquences de ces séances truquées.

Le spiritisme serait une bien pauvre chose s'il était à la merci de quelques médiums de mauvaise foi. Des milliers de faux médiums n'empêcheront pas le triomphe de la vérité. Chaque jour, le fait deviendra plus probant. Les Home, les Slade, les Florence Cook, les Eusapia et les Miller (car Miller est, quand même, un grand médium), seront dépassés et DE BEAUCOUP.

Ce qui s'est produit; jusqu'à ce jour, en matière de spiritisme, n'est rien auprès de ce qu'un avenir très prochain offrira à l'humanité émerveillée.

Quant aux conséquences morales du spiritisme, elles sont incalculables. C'est le relèvement de toutes les défaillances, le *patriotisme de la vie* rendu à tous, le pessimisme refoulé, la lumière dans les taudis, et la lumière plus grande encore dans l'âme humaine, où tout s'éteint actuellement.

C'est le Saint-Esprit, la Grâce, SCIENTIFIQUEMENT DÉMONTRÉS.

Ceux dont l'âme n'est pas encore assez évoluée pour recevoir la *nouvelle naissance*, *le baptême de feu*, ceux-là sauront, en toute certitude, que le MAL attire le MAL, comme le BIEN attire le BIEN et voilà encore un grand facteur de moralisation.

Que l'Eglise catholique le sache bien : le spiritisme et le magnétisme sont les agents de l'Evangile du *Royaume*. Ils feront régner la pensée de Jésus sur l'univers entier.

En présence de ces perspectives éblouissantes, un médium qui déroule du tulle... illusion derrière un rideau afin de duper l'assistance est un incident dont il ne faut pas s'exagérer l'importance. Veuillez agréer mes sentiments les plus distingués.

ALBIN VALABRÈGUE.

LES

Caractéristiques de l'état de paix

et de l'état de guerre [1].

Il n'y a pas lieu de s'étonner si l'astrologie a été pendant des siècles aussi fortement décriée, et si elle a longtemps paru ne mériter aucune espèce de confiance ; c'est forcément ce qui dévait arriver.

Le nombre des notions fausses et des bizarreries stupéfiantes contenues dans les anciens traités, et même dans la plupart de ceux récents, est tellement grand qu'il est manifestement impossible d'obtenir aucun résultat sérieux en prenant pour point de départ des fantasmagories pareilles.

Nous en avons déjà rencontré plusieurs exemples, au cours des divers articles parus dans l'*Echo du Merveilleux* pendant ces dernières années ; en particulier, c'est le cas des propriétés zodiacales qui sont exposées d'une facon entièrement fausse dans les ouvrages anciens ou modernes.

Nous allons être obligés aujourd'hui, pour pouvoir établir les caractérisques de l'état de paix et de l'état de guerre, de commencer par rectifier deux autres erreurs, extrêmement graves, relatives à la valeur de certains aspects astraux.

Les personnes ayant quelques notions de science astrale savent que l'on y utilise cinq aspects principaux : la *conjonction*, le *trigone*, le *sextile*, la *quadrature* et l'*opposition*.

Les trois premiers ont la réputation d'être des aspects concordants et favorables. Les deux derniers passent pour être discordants et malfaisants.

Si, au lieu d'accepter ces indications telles qu'elles, on se donne la peine d'étudier sans parti pris la réalité des faits, on arrive à des conclusions qui ne sont pas entièrement d'accord avec celles énoncées ci-dessus.

Pour la conjonction, le trigone et l'opposition, on retrouve bien les résultats précédents ; mais pour la quadrature et le sextile, il y a un désaccord complet.

Le sextile est, en réalité, un aspect violemment discordant, presqu'aussi malfaisant que l'opposition ; tandis que la quadrature, au contraire, est un aspec neutre qui ne possède pas de propriétés bien tranchées.

Pour établir ces propositions, on peut diriger les recherches de deux manières différentes : 1° en les basant sur l'étude des personnalités humaines présentant des thèmes caractéristiques ; 2° en s'appuyant sur celle des phénomènes historiques, des guerres, des batailles, des massacres révolutionnaires.

Quel que soit le procédé qu'on emploie, cette étude est absolument nette, si elle est faite d'une façon exacte et en libérant son esprit de toute espèce de parti-pris.

On constate, par exemple, dans les thèmes des individus fortement maléficiés, l'existence de nombreux sextiles, tandis que les quadratures sont absolument ou tout à fait secondaires.

De même, dans les représentations des guerres, on trouve des oppositions et des sextiles très développés, alors que les quadratures ne présentent aucun caractère exceptionnel.

Il y a, dans la suite de cet article, une série de tableaux, contenant des nombres précis, qui permettent même d'estimer quantitativement la valeur bienfaisante ou malfaisante des divers aspects astraux. Ils montrent nettement les propriétés nuisibles des sextiles, et celles sensiblement neutres des quadratures.

Un raisonnement assez simple permet, du reste, de se rendre compte que l'ancienne manière de voir est absolument inacceptable. Examinons, par exemple, le cas du sextile.

Soit deux astres A et B en opposition l'un par rapport à l'autre. Ils seront par conséquent totalement discordants.

Soit maintenant un troisième astre C, placé en sextile par rapport à A. Il sera pour cela même en trigone par rapport à B ; donc concordant avec B.

Si le sextile était un aspect concordant et favorable, comme le disent les traités d'astrologie, l'astre C serait concordant à la fois avec A et avec B, qui sont totalement discordants entre eux ; ce qui est absolument impossible.

On se trouve dans un cas analogue à celui d'un physicien qui aurait deux mouvements vibratoires, A et B, complètement discordants, et qui supposerait qu'un troisième mouvement C pourrait être concordant à la fois avec les deux premiers qui sont discordants entre eux.

C'est une absurdité à faire dresser les cheveux sur la tête ; et c'est pourtant cette absurdité qui s'étale candidement dans tous les traités d'astrologie parus jusqu'à ce jour.

(1) Dans mon article du 15 janvier 1909, il y a une faute d'impression désagréable, relative à la vitesse de rotation des régions zodiacales, qui rend incompréhensible la relation des divers nombres cités. La vitesse exacte est égale à *9 degrés tous les 60 ans*, soit un tour complet du zodiaque en 2400 ans.

On pourrait faire pour la quadrature un raisonnement analogue, et montrer que deux astres, placés dans cette position réciproque, ne peuvent être ni concordants, ni discordants ; mais voici une autre manière de raisonner qui est plus courte et tout aussi frappante : si on assimile les influences astrales à des vibrations analogues aux vibrations lumineuses ou musicales, deux mouvements à angle droit ne pouvant jamais interférer ne peuvent être ni concordants, ni discordants ; ils sont sans action l'un sur l'autre ou neutres.

C'est le cas de la quadrature lorsque celle-ci est absolument exacte. Si elle est un peu trop petite, elle passe au sextile et doit devenir légèrement nuisible. Si elle est un peu trop grande, elle passe au trigone et doit devenir partiellement favorable.

Pour résumer ces considérations, voici un tableau renfermant les divers aspects astraux, avec le nombre de degrés correspondants, et l'estimation des propriétés véritables :

Principaux aspects astraux

NOMBRE DE DEGRÉS	ASPECTS	NATURE
0°	Conjonction	Concordant et favorable.
30°		Neutre.
60°	Sextile	Discordant et nuisible.
90°	Quadrature	Neutre.
120°	Trigone	Concordant et favorable.
150°		Neutre.
180°	Opposition	Discordant et nuisible

On peut se rendre compte sur ce tableau que les divers aspects astraux présentent ainsi une disposition remarquablement symétrique et régulière : il y a deux aspects concordants et favorables, la *conjonction* et le *trigone* ; deux aspects discordants et nuisibles, l'*opposition* et le *sextile* ; ils sont séparés les uns des autres par trois aspects neutres.

***

L'ÉTAT DE GUERRE

Dans le numéro de l'*Echo* du 15 janvier dernier, j'ai déjà fait remarquer qu'il y a une différence essentielle à établir entre les *batailles* proprement dites et l'*état de guerre* en général.

Les batailles sont des événements de courte durée. Il en résulte que tous les astres peuvent, au moins théoriquement, servir à représenter une bataille.

Au contraire, l'état de guerre durant en général un temps assez long, plusieurs mois ou même plusieurs années, les astres à marche rapide ne peuvent pas servir à le caractériser, puisqu'ils changent constamment de position et de rapports.

Les grosses planètes, dont la marche est lente et le déplacement peu considérable, sont donc seules capables de jouer ce rôle et de définir ce phénomène.

Si on étudie, à ce point de vue, la plupart des grandes guerres qui se sont produites en Europe depuis deux ou trois siècles, on arrive comme conclusion à la proposition suivante :

L'état de guerre est caractérisé par l'existence de discordances, c'est-à-dire d'oppositions et de sextiles, entre les grosses planètes, et principalement entre Jupiter et Saturne.

Ces deux derniers astres suffisent, dans la grande majorité des cas, pour définir un état de guerre ou un état de paix. L'intervention d'Uranus et de Neptune est surtout utile pour aggraver plus ou moins la situation créée par Jupiter et par Saturne : Lorsque les quatre grosses planètes participent toutes aux discordances, les guerres deviennent très intenses et très redoutables.

On pourra se rendre compte sur les tableaux suivants que les conjonctions et les trigones de Jupiter et de Saturne coïncident généralement avec les époques de paix ; que les oppositions et les sextiles de ces deux astres correspondent aux époques de guerre. Quant aux quadratures, elles sont intermédiaires et sensiblement neutres.

Le premier tableau est relatif aux conjonctions de Jupiter et de Saturne.

Conjonctions

DATES	PHÉNOMÈNE	REMARQUES
1901	Paix	
1881	Paix	
1861	Paix	
1841	Paix	
1822	Paix	
1802	Paix	Traité d'Amiens.
1782—83	Paix	Traité de Versailles.
1762—63	Paix	Traité de Paris.
1742-43	Guerre	Guerre de la succ. d'Autriche.
1722—23	Paix	
1703	Guerre	3e coalition : Hochstedt.
1683	Paix	
1663	Paix	
1643	Guerre	Bataille de Rocroy.
1623	Paix	
1603	Paix	
	$\frac{\text{Paix}}{\text{Guerre}} = \frac{13}{3} = 4{,}3.$	

Ce tableau contient l'énumération de toutes les conjonctions de Jupiter et de Saturne depuis le début du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Il y en a eu 16.

Ces 16 conjonctions ont coïncidé 13 fois avec un état de paix et 3 fois seulement avec un état de guerre, ce qui donne un rapport de 4,3.

La paix est donc de 4 à 5 fois plus fréquente que la guerre au moment des conjonctions.

Il y a des cas tout à fait remarquables et caractéristiques : celui de la paix d'Amiens, par exemple, en 1802. C'est le seul moment, pendant toute la durée de la première République et du premier Empire, où il y ait eu une paix complète. Elle correspond exactement avec la conjonction de Jupiter et de Saturne.

Le deuxième tableau est relatif aux oppositions de ces deux astres.

Oppositions

DATES	PHÉNOMÈNE	REMARQUES
1910	?	Prochaine guerre (?)
1890	Paix	
1870	Guerre	Guerre franco-allemande.
1850—51	Paix	Coup d'Etat.
1831	Guerre	G de Belgique, Pologne, Syrie.
1812	Guerre	Guerre de Russie.
1792	Guerre	Valmy, Jemmapes.
1772	Guerre	G. russo turque et de Pologne.
1752	Paix	
1733	Guerre	G. de la succ. de Pologne.
1712—13	Guerre	Denain.
1692—93	Guerre	Fleurus. Steinkerque.
1673	Guerre	Guerre de Hollande.
1653	Guerre	G. avec l'Espagne, g. civile.
1632—33	Guerre	G. de Trente ans. Lutzen.
1613	Paix	
	$\frac{\text{Paix}}{\text{Guerre}} =$	$\frac{4}{11} = 0,3$

On voit qu'il y a eu quinze oppositions depuis le début du XVIIe siècle jusqu'à nos jours.

Ces quinze oppositions ont coïncidé 4 fois avec la paix et 11 fois avec un état de guerre, ce qui donne un rapport de 0,3.

La guerre a donc été environ 3 fois plus fréquente que la paix au moment des oppositions de Jupiter et de Saturne.

Ces deux tableaux sont très intéressants à comparer : ils font ressortir d'une manière frappante la différence énorme qu'il y a entre les conjonctions et les oppositions de ces deux astres ; ce sont les deux dispositions inverses ; autant les conjonctions sont favorables à la paix, autant les oppositions prédisposent à la guerre.

On peut du reste se rendre compte des causes qui ont fait avorter les guerres au moment de certaines oppositions. Ainsi, en 1890, Uranus et Neptune se trouvaient tous deux en région d'air ; ce qui correspond au symbole AA (Voir l'*Echo du Merveilleux* du 15 janvier 1909).

Or, on sait que toutes les périodes affectées de ce symbole sont des périodes tranquilles et généralement pacifiques.

Il y avait donc, en 1890, deux influences contraires qui se combattaient : l'une, due à l'opposition de Jupiter et de Saturne, tendait à amener la guerre ; l'autre, due à Uranus et à Neptune, tendait au maintien de la paix. C'est cette dernière qui a fini par l'emporter.

Le tableau suivant est relatif aux trigones de Jupiter et de Saturne.

Trigones

DATES	PHÉNOMÈNE	REMARQUES
1907	Paix	
1895	Paix	
1889	Paix	
1875	Paix	
1868	Paix	
1855	Guerre	Sébastopol.
1848	Guerre	G. civiles, g. de Lombardie.
1835	Paix	
1828	Paix	
1815	Guerre	Waterloo.
1809	Guerre	Essling, Wagram.
1795	Guerre	Traité de Bâle, p. partielle.
1788	Paix	
1775	Paix	
1768	Paix	
1755	Paix	
1749	Paix	
1736	Paix	
1728	Paix	
1715	Paix	
1709	Guerre	Malplaquet, Pultawa.
	$\frac{\text{Paix}}{\text{Guerre}} =$	$\frac{15}{6} = 2,5.$

Les trigones, les sextiles et les quadratures, qui sont plus fréquents que les conjonctions et les oppositions, n'ont été calculés que depuis le début du XVIIIe siècle.

Sur 21 trigones, il y en a 15 coïncidant avec un état de paix, et 6 seulement correspondant à un état de guerre ; ce qui donne un rapport de 2.5.

On voit que les trigones, comme les conjonctions, sont des aspects éminemment favorables à la paix.

Le tableau suivant est relatif aux sextiles de Jupiter et de Saturne.

Sextiles

DATES	PHÉNOMÈNE	REMARQUES
1905	Guerre	Guerre russo-japonaise.
1898	Guerre	Guerre anglo-boer.
1885	Guerre	Guerre du Tonkin.
1878	Guerre	Guerre russo-turque.
1865	Guerre	G. du Mexique, g. de Sécession.
1859	Guerre	Guerre d'Italie.
1844	Paix	
1838	Paix	
1824	Paix	
1818	Paix	
1806	Guerre	Iéna.
1798	Guerre	Camp. d'Egypte.
1785	Paix	
1778	Guerre	Guerre d'Amérique.
1765	Paix	
1758	Guerre	Guerre de Sept ans.
1746	Guerre	Guerre de la suc. d'Autriche.
1739	Paix	
1726	Paix	
1719	Guerre	Guerre d'Espagne.
1706	Guerre	3e coalition, Ramillies.
	$\frac{\text{Paix}}{\text{Guerre}} =$	$\frac{8}{13} = 0{,}6.$

Ce tableau montre que sur 21 sextiles, il y en a 8 qui coïncident avec un état de paix et 13 avec un état de guerre ; ce qui donne un rapport de 0,6. Il y a donc une prépondérance très nette des sextiles en

Quadratures

DATES	PHÉNOMÈNE	REMARQUES
1906	Paix	
1896—97	Guerre	G. d'Abyssinie, g. gréco-turq.
1886	Paix	
1877	Guerre	Guerre russo-turque.
1866	Guerre	Sadowa.
1857	Guerre	G. des Cypaïes, g. de Chine.
1846	Paix	
1837	Paix	
1827	Paix	
1817	Paix	
1807	Guerre	Eylau, Friedland.
1797	Guerre	Rivoli.
1786	Paix	
1777	Guerre	Guerre d'Amérique.
1767	Paix	
1757	Guerre	G. de Sept ans. Rossbach.
1747	Guerre	G. de la succ. d'Autriche.
1738	Paix	
1727	Paix	
1717	Paix	
1708	Guerre	3e coalition, Oudenarde.
	$\frac{\text{Paix}}{\text{Guerre}} =$	$\frac{11}{10} = 1{,}1.$

faveur de la guerre. Cette relation met en évidence, de la manière la plus manifeste, l'action nuisible des aspects sextiles. Ils se rapprochent tout à fait par leur nature des oppositions.

Le cinquième tableau est relatif aux quadratures de Jupiter et de Saturne.

Sur 21 quadratures, il y en a 11 qui correspondent à la paix, et 10 qui correspondent à la guerre ; ce qui donne un rapport égal à 1,1.

Ce rapport, pour un aspect absolument neutre, serait juste égal à 1. On voit que la quadrature diffère à peine de la neutralité complète.

Ce résultat démontre que, contrairement à l'opinion généralement admise, les quadratures ne constituent pas du tout des aspects malfaisants. Ils ne sont en réalité ni bons, ni mauvais, ils sont neutres.

Le tableau suivant, résume ces indications et permet de comparer entre eux, non seulement qualitativement, mais même quantitativement, la valeur des divers aspects astraux.

Plus le rapport des deux nombres est élevé, plus l'action est bienfaisante et favorable à la paix. Plus le rapport est petit, plus l'action est malfaisante et favorable à la guerre.

Aspects	$\frac{\text{Paix}}{\text{Guerre}}$	Rapport
Conjonctions	$\frac{13}{3}$	4,3
Trigones	$\frac{15}{6}$	2,5
Quadratures	$\frac{11}{10}$	1,1
Sextiles	$\frac{8}{13}$	0,6
Oppositions	$\frac{4}{11}$	0,3

On voit que ce classement, basé uniquement sur l'expérience, est tout à fait remarquable et éminemment suggestif pour l'esprit.

Le plus bienfaisant des aspects, et le plus favorable pour l'état de paix, est la *conjonction*, qui arrive en tête avec un rapport excellent, égal à 4,3.

Le *trigone* vient immédiatement après ; il est encore très favorable avec un rapport égal à 2,5

La *quadrature* se présente ensuite, avec un rapport égal à 1,1 qui prouve qu'expérimentalement elle est sensiblement neutre.

Au *sextile* correspond un rapport nettement nuisible, égal à 0,6, qui montre que son influence est malfaisante et guerrière.

Enfin l'*opposition* arrive en dernier avec un rapport égal à 0,3. C'est, comme on peut le voir, le plus funeste de tous les aspects. C'est aussi le plus caractéristique de l'état de guerre, et spécialement des guerres les plus terribles et les plus désastreuses.

Les applications de cette étude paraissent devoir être nombreuses et intéressantes : non seulement elles permettront, au point de vue historique et philosophique, de comprendre pourquoi telle époque a été violente et guerrière, tandis que telle autre était calme et pacifique, mais, au point de vue de la prévision de l'avenir, elles seront éminemment utiles.

Désormais, on saura d'avance avec la plus grande facilité, à la seule inspection des positions de Jupiter et de Saturne, si telle année doit être dangereuse et si elle présente de sérieuses menaces de guerre ; si telle autre promet d'être douce et paisible.

L'humanité, au lieu d'avancer en aveugle vers un avenir inconnu, sera avertie des dangers qui la menacent, et peut-être sera-t-elle capable de s'en préserver. Grâce aux calculs astraux, elle pourra, quand elle le voudra, participer partiellement à la prescience divine.

NÉBO.

Les Radiations humaines

UNE LETTRE DE M. GUILLAUME DE FONTENAY

Paris, le 1er mars 1909.

Monsieur le Directeur,

A mon plus vif étonnement, j'ai découvert dans l'*Echo* de ce jour, paru hier, la phrase suivante du commandant Darget, au sujet du Dr Edmond Allain :

> Je revis ce docteur le surlendemain du jour où parut la note critique de M. de Fontenay; il paraissait fâché de cette production si peu conforme à la vérité, et sans avoir à subir aucune poussée de ma part, il me dit : « Je tiens à constater, et je vous l'enverrai par écrit si vous en avez besoin, que les expériences que j'ai faites avec vous et M. de Fontenay ont été dirigées par ce dernier et faites d'après une méthode contre laquelle vous avez protesté.

Cette appréciation du Dr Allain, vice président de la Société Universelle d'Etudes psychiques et très compétent en ces matières, ne pouvait, vous le comprenez, me laisser indifférent. Je lui adressai immédiatement le pneumatique suivant :

Paris, le 28 février 1909.

Cher Monsieur,

Les bras me sont tombés en lisant cette phrase du commandant Darget dans l'*Echo du Merveilleux* : « Je revis ce docteur (il s'agit de vous) le surlendemain du jour où parut la note critique de M. de Fontenay; il paraissait fâché de cette production si peu conforme à la vérité, et sans avoir à subir aucune poussée de ma part, etc... » Jugez-vous réellement que j'aie altéré où que ce soit et en quoi que ce soit la vérité ? Ce serait, vous pouvez en être certain, bien involontaire de ma part. Mais s'il en était ainsi, je mettrais mon amour-propre à le reconnaître, et non, comme quelques-uns, à le cacher. Veuillez donc, je vous en prie, me signaler les points de l'une ou de l'autre de mes notes où se serait glissée une erreur. Je les réétudierai très sérieusement et si vous me paraissez être dans le vrai, je confesserai mes erreurs. Tout le monde peut se tromper.

C'est le seul point que je vise dans la réponse de M. Darget. J'étais chez moi à la Société de Photographie et je ne crois pas avoir *dirigé* les opérations autrement qu'à la façon d'un hôte. Quant aux expériences en elles-mêmes, nous étions convenus de n'opérer que du côté verre, puisque c'était le seul point que nous contestions. Il eût été bien inutile d'opérer côté gélatine. Je reconnaissais le fait et ne différais avec M. Darget que sur son interprétation.

Veuillez, cher Monsieur, me répondre aussitôt que vous aurez un instant ; je vous en serai très reconnaissant, car il se peut que j'aie à publier votre réponse ; et croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

G. DE FONTENAY.

Voici la réponse que je trouvais, le soir en rentrant chez moi, et que j'aurais préférée moins élogieuse parce que j'ai quelque honte à la publier, bien que je le trouve nécessaire :

2, rue d'Auteuil, Paris.

Cher Monsieur,

Je n'ai pas lu l'article de l'*Echo du Merveilleux*, et je ne sais pas comment M. le commandant Darget me fait parler. Mais veuillez lire la déclaration très nette ci-après :

Je trouve *admirable* la façon dont vous avez dirigé les expériences à la Société française de Photographie.

Si j'en avais pris la direction j'eusse agi absolument de la même façon que vous-même et les conclusions auxquelles vous êtes arrivé sont absolument les *miennes*.

Votre bien dévoué,

Dr EDMOND ALLAIN.

Paris, le 28 février 1909.

Je n'aurai pas la cruauté d'insister sur la grave erreur que le commandant Darget paraît avoir commise dans l'interprétation des paroles de son interlocuteur. Mais moi non plus je ne suis pas infaillible et ce que j'écrivais au Dr Allain, je le répète au commandant Darget. Au lieu de vagues protestations, qu'il me dise où, en quoi j'ai altéré la vérité dans mes notes, sur quel point précis ; et je m'engage très solennellement ici à réparer mes torts, s'ils existent.

Cette légitime satisfaction accordée sur le fond, et de grand cœur au commandant Darget, il me permet-

tre de protester à mon tour contre la forme de son imprécise réclamation. Il n'est pas dans les usages de gens qui discutent science ou philosophie de trouver que les discours de leurs contradicteurs sont « peu conformes à la vérité », cette locution qualifiant en général les erreurs volontaires. Je sais que telle n'a pu être la pensée du commandant Darget, mais encore faut-il que ses lecteurs n'y soient pas trompés. Je l'ai traité, dans l'une et l'autre de mes notes, avec la plus grande courtoisie. Je désire qu'il me traite de même et que cette discussion ne soit pas transposée par M. Darget du terrain scientifique où peu de gens lui donnent raison sur un terrain personnel où tout le monde assurément lui donnerait tort.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. DE FONTENAY.

LA RADIO-ACTIVITÉ DES SOURCES

La recherche des sources est plus que jamais à l'ordre du jour. Nous sommes à une époque de découvertes retentissantes et quelques-uns se demandent si la science, après avoir fait la conquête de l'air, ne fera pas celle de l'eau souterraine.

Au risque d'étonner certains lecteurs, je dirai que cette conquête n'est plus à faire. L'hydroscopie moderne est en possession d'une méthode d'investigation sûre et rapide pour le repérage des sources et l'évaluation de la profondeur des nappes souterraines. Les indications fournies par tous les sourciers intelligents et sérieux sont toujours identiques ; c'est là un fait certain, indiscutable.

Il ne faut donc pas s'étonner si leur concordance, aussi bien que l'action mystérieuse exercée par la nappe souterraine sur le sourcier, aient provoqué la curiosité du public et des savants.

Dans une brochure intitulée *le Secret des Sourciers*, le docteur Surbled se demande comment on peut expliquer naturellement l'unanimité des sourciers dans une telle détermination, si étroite et si difficile qu'elle déconcerte et dépasse la science des géologues les plus réputés. Et il ajoute : « Ce serait à croire vraiment qu'ils sont de véritables sorciers, si la science moderne ne se trouvait orientée vers des études qui nous paraissent sérieuses, fécondes, susceptibles de donner un jour l'explication naturelle du problème ».

Si l'hydroscopie a eu ses partisans et ses détracteurs, elle a aussi ses historiens. Mais la plupart n'avaient pas le *don* et c'est regrettable, car ils auraient apporté à la solution du problème des sources le précieux concours de leurs observations personnelles et se seraient évité la peine de recourir à des hypothèses qui n'ont avec la réalité aucune affinité. Parmi ces derniers, je citerai la théorie des mouvements polygonaux, du psychisme inférieur et de l'auto-suggestion.

On objecte que les sourciers se contredisent souvent et que la baguette ou le pendule se meuvent sur des parties de terrain dépourvues d'eau. Ces contradictions et ces échecs proviennent, pour une part, de ce qu'on ignore généralement la loi de radio-activité des sources, qui peut être présentée sous la formule suivante :

Toute nappe souterraine produit un phénomène de radio-activité qui se compose :

1° D'une masse fluidique ayant la forme d'une sphère creuse, dont la moitié est située dans la terre et l'autre moitié dans l'atmosphère.

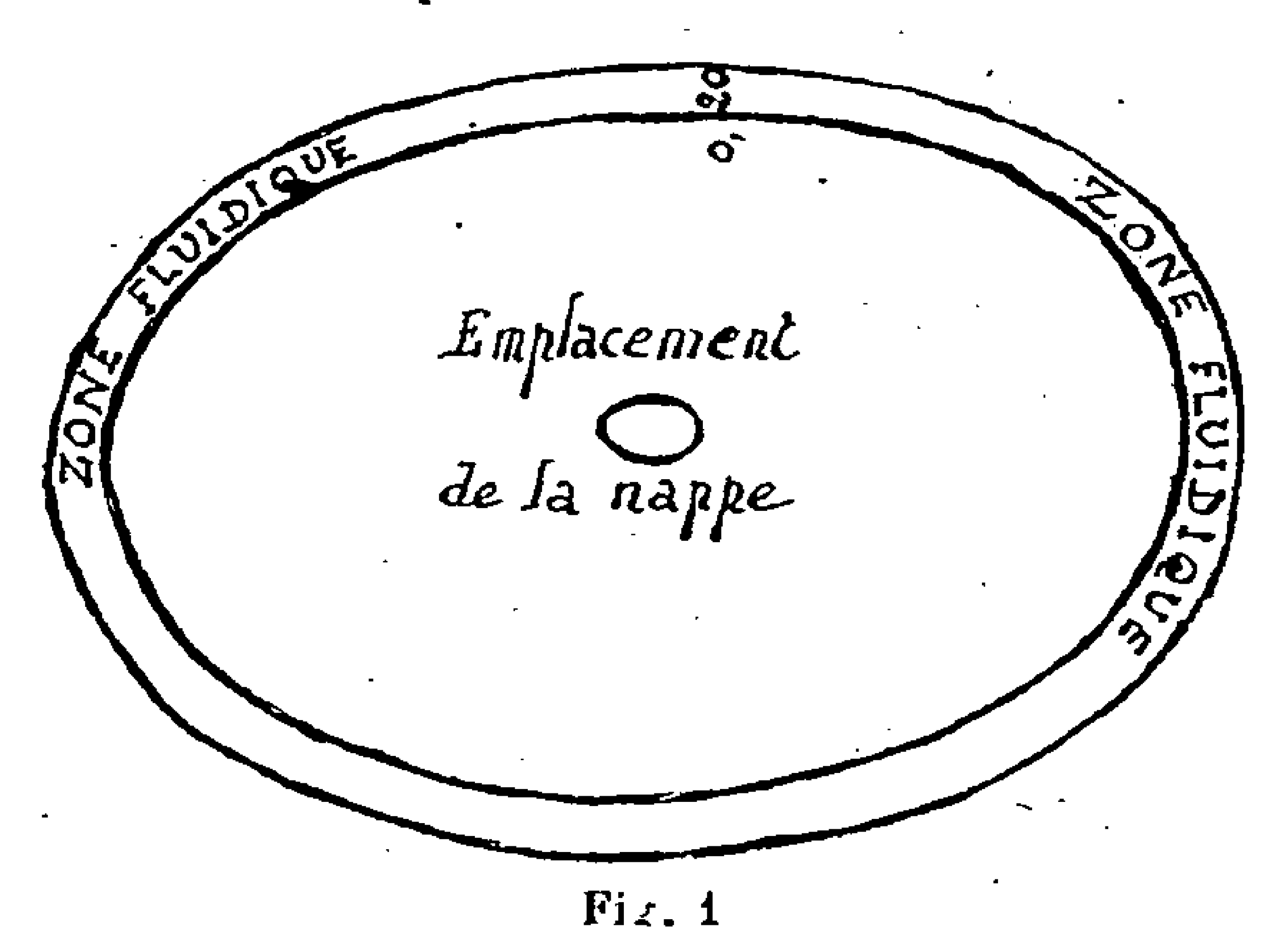


Fig. 1
Spectre du cercle fluidique repéré par le pendule au niveau du sol.

2° D'une autre masse fluidique, de forme cylindrique, dont la base est la nappe d'eau, qui s'élève verticalement dans la terre d'abord et ensuite dans l'atmosphère, pour atteindre ce que j'appellerai le méridien de la sphère fluidique (fig. 2).

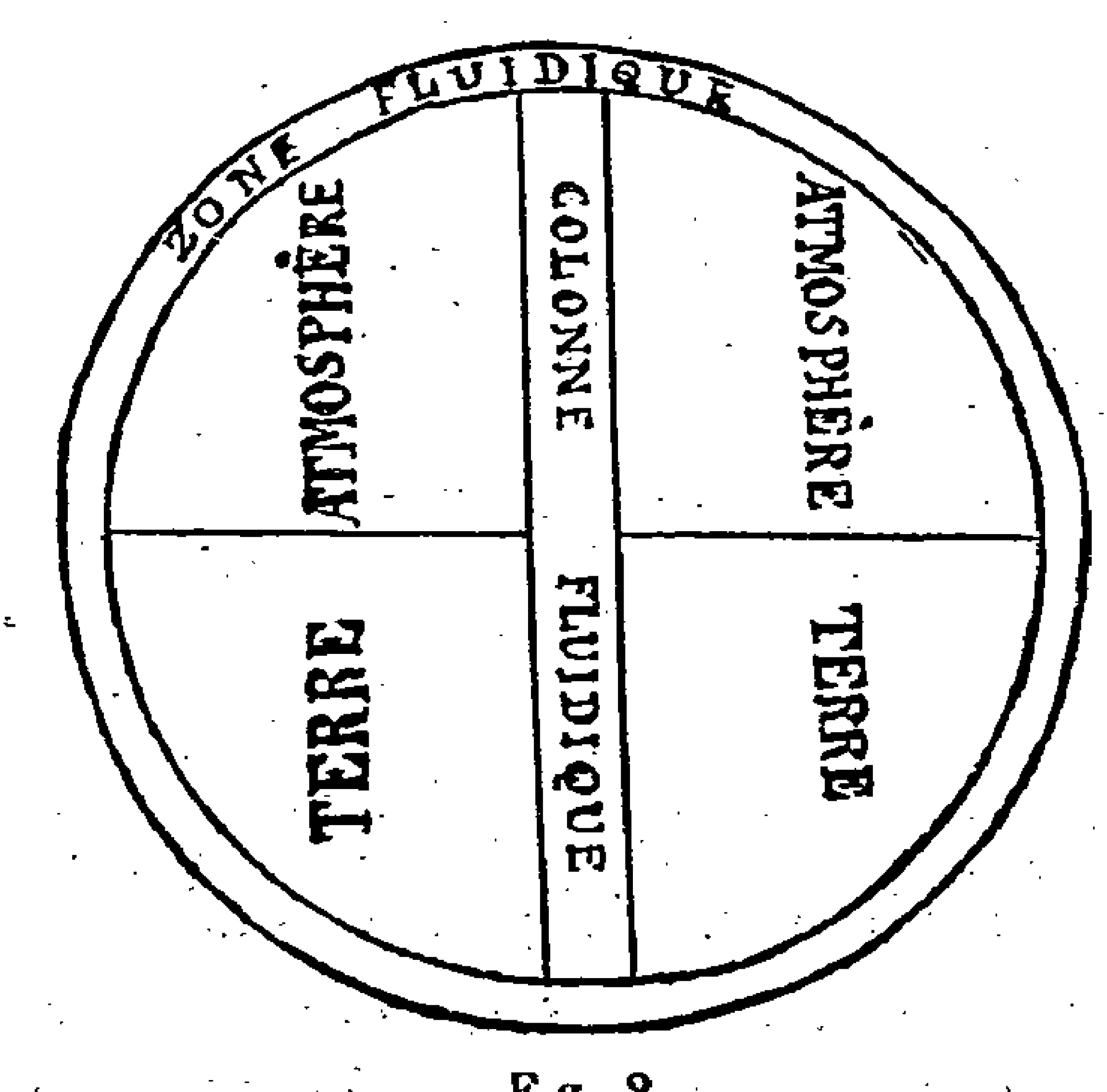


Fig. 2
Sphère fluidique sectionnée
(L'emplacement de la nappe se trouve au bas de la colonne fluidique).

Les bords de la sphère, qui ont une épaisseur d'environ 0,20, sont donc, avec la colonne verticale, les seules parties imprégnées de fluide. Les autres parties, terrestres et atmosphériques, sont neutres.

Je dois mentionner aussi un mince filet de fluide, révélateur du courant. Il cesse d'influencer le pendule à peu de distance du sol et ne paraît pas concourir à la formation du phénomène décrit plus haut (fig. 3).

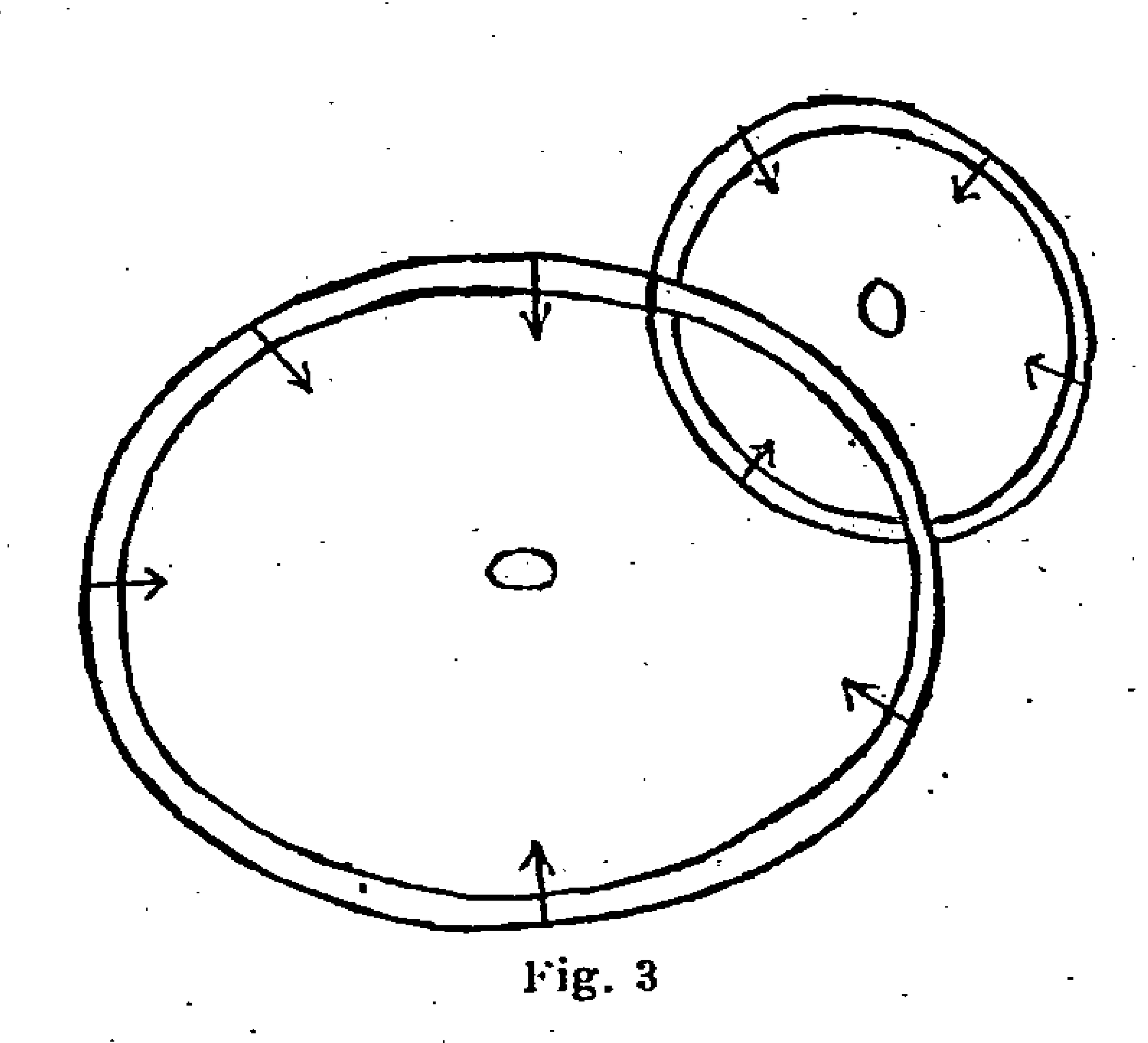


Fig. 3

Nappes juxtaposées.
Les flèches indiquent la direction du pendule.

Le centre de la sphère fluidique est le niveau du sol qui surplombe la nappe.

Son diamètre est variable et proportionnel à la profondeur de la nappe.

Si, par exemple, une nappe est à 15 mètres de profondeur, la sphère fluidique aura 30 mètres de diamètre.

Le diamètre de la colonne fluidique est le même que celui de la nappe.

Avec ces explications et en s'aidant des dessins graphiques, les hydroscopes pourront vérifier facilement le phénomène des sources.

Ils choisiront de préférence des nappes d'eau peu profondes afin de pouvoir retrouver plus aisément, dans l'atmosphère, les zones fluidiques.

Il arrive parfois que plusieurs nappes sont juxtaposées. Leurs sphères fluidiques sont alors enchevêtrées et deviennent, sans jeu de mots, une source d'erreurs pour les débutants. Il est nécessaire, dans ce cas, de délimiter avec soin le champ de chaque sphère fluidique, en observant attentivement la direction du pendule et en consultant au besoin le dessin de la figure 3.

Après avoir repéré l'emplacement d'une nappe, à l'aide de la baguette, il faut, pour retrouver dans l'air la trace du fluide, se servir du pendule (montre ou petite bouteille d'eau suspendue à une ficelle) et lui faire décrire une trajectoire ascendante et incurvée, dans la direction de la nappe. Ils acquerront ainsi la preuve que les mouvements du pendule sont d'ordre physique, qu'ils ne sont observés que dans les parties de l'atmosphère imprégnées de fluide et que chaque zone peut être indiquée par les bons sourciers avec une précision absolue.

L'Académie des Sciences, on le sait, s'occupe depuis quelque temps de la question de la radio-activité humaine. Elle examine des plaques photographiques obtenues par le moyen du fluide vital.

Le principe de la radio-activité humaine étant acquis, il faudrait pour établir le lien qui existe entre la source et le sourcier, prouver que les sources émettent également des radiations dont les effets soient identiques.

C'est fait... Et les hydroscopes apprendront avec plaisir que les zones fluidiques des sources sont à leur disposition pour charmer leurs loisirs en leur permettant de faire des reproductions photographiques sans l'aide d'un appareil. Ils y trouveront par surcroît le secret des sourciers.

Après avoir observé en décembre 1908 le curieux phénomène des sources, je me demandai si le fluide ne pourrait pas révéler sa présence autrement que par l'attraction ou la répulsion qu'il exerce sur les instruments du sourcier.

L'idée me vint alors d'utiliser les plaques photographiques.

Je dois dire que mes débuts furent plutôt mauvais. Les plaques sensibles déposées sur les zones fluidiques étaient régulièrement noircies, mais l'image n'apparaissait pas.

Je dus à une circonstance fortuite de découvrir la cause de mes insuccès.

Dans le but de me rendre compte de l'intensité du fluide atmosphérique, j'avais placé une plaque au sommet d'une échelle double, lorsqu'un coup de vent vint renverser mon frêle échafaudage. La plaque n'étant pas brisée, j'eus la curiosité de la passer au révélateur. Elle était impressionnée et reproduisait avec netteté la gravure que j'avais glissée dans l'enveloppe noire. Le temps de pose pour cette plaque n'avait pas dépassé deux ou trois minutes.

Nombreux seront les lecteurs qui voudront renouveler ces expériences.

Pour éviter une perte de temps, des tâtonnements inutiles et le gaspillage des munitions, je me permets de leur donner quelques conseils pour diriger tout au moins leurs premières opérations.

La gravure à reproduire peut être une carte postale illustrée, un imprimé que vous placerez de dos ou de face sur le côté de la gélatine. Dans le premier cas un temps de pose plus long est nécessaire.

La plaque sensible sera placée dans trois enveloppes de couleur blanche, rouge et noire. A défaut d'enveloppes, entourez-la de plusieurs épaisseurs de papier noir.

La plaque ainsi disposée sera placée sur une des zones fluidiques, la gélatine du côté de la terre.

Avec des plaques ultra-sensibles et sur le cercle fluidique, trois minutes de pose paraissent suffisantes. Sur l'emplacement d'une nappe on peut laisser la plaque pendant dix ou quinze minutes.

Une plaque non accompagnée de gravure et exposée pendant quelques secondes sur le cercle fluidique paraît comme criblée d'une multitude d'étincelles, de formes et de dimensions différentes.

Le fluide des sources a une marche ascendante.

Pour obtenir une impression par le fluide vital qui émane du corps humain, disposez la plaque et la gravure comme il est dit précédemment et posez la main pendant vingt ou trente minutes sur le côté sensible de la plaque.

Cette expérience sera couronnée de succès pour les sourciers.

Si toutefois elle ne donnait pas de résultat, il faudrait prolonger le temps de pose ou bien placer la plaque sur la poitrine.

La faculté d'impressionner des plaques photographiques par contact ou à distance est-il le privilège exclusif de ceux qui s'adonnent à la recherche des sources? Certainement non, car en dehors des professionnels, le nombre de ceux qui sont doués de cette aptitude spéciale est considérable.

Le professeur W. Barrett fixe ce chiffre à une ou deux personnes sur vingt. Il ajoute, il est vrai, que nous sommes tous portés à cela, à un degré plus ou moins développé. La vérité est que beaucoup possèdent le don sans le savoir et je ne crains pas d'être taxé d'exagération en disant qu'ils sont dans la proportion de sept sur dix.

Je connais un ingénieur-agronome qui joint à ses aptitudes professionnelles un réel talent d'hydroscope. Il m'avouait récemment qu'il ne s'était révélé sourcier qu'après vingt jours de tentatives infructueuses.

M. Gaston Mery a fait, dans l'*Echo du Merveilleux*, un récit plein d'attrait sur ses débuts comme sourcier. Il est vraisemblable qu'il ignorerait encore son don si, au cours d'une conversation, une des personnes présentes n'avait proposé de découvrir des sources.

On accueille d'ordinaire semblable proposition par un sourire railleur qu'accompagne la profession de foi d'un scepticisme qu'on croit obligatoire. Tout en faisant appel à ses connaissances, le public garde à l'égard du sourcier un sentiment de défiance. Il reviendra de son erreur quand il saura que ses opérations n'ont rien de diabolique. Pour aider à ce retour d'opinion, je lui indiquerai le moyen de renouveler, sinon en totalité, du moins en partie, les expériences que je soumets au contrôle des sourciers. Il suffira pour cela de lire attentivement les indications précédentes, relatives à l'agencement des plaques sensibles, et d'en déposer une ou plusieurs sur une planche à l'orifice d'un puits pendant deux ou trois minutes.

(*A suivre*) E. BRUNO.

Un médium à la Cour de Russie

Le médium anglais Eglinton a rédigé ses impressions personnelles sur les expériences qu'il fit à la cour de Russie. Nous reproduisons à titre de curiosité cet intéressant compte rendu.

La visite que je fis en Russie a été d'une nature tout à fait privée. Je fus retenu dans un cercle de Moscou, présidé par feu M. Nicolas Lvoff (1), pendant six semaines durant lesquelles j'eus cependant l'occasion de rencontrer les personnages les plus marquants dont plusieurs sont d'ardents spiritualistes. Mon ami, M. Alexandre Aksakof, m'avait également engagé à lui rendre visite à Saint-Pétersbourg, dans le but de faire des investigations scientifiques, en sorte que je ne pus pas alors donner au public russe la chance d'assister aux phénomènes qui se produisirent en ma présence. Cependant, ma visite d'alors prépara la voie pour le travail de cette année; les lettres écrites par feu le professeur Biutlerof (l'un des plus indomptables champions de notre cause, dont la perte est pour nous inexprimable) et celles des professeurs Wagner et Dobroslavin, ayant excité le plus grand intérêt sur cette question. Ma première visite, ainsi que les publications que M. Aksakof fit dans le *Rébus* de ses expériences photographiques à Londres, excitèrent encore le désir que l'on avait de me revoir dans la capitale. Aussi après avoir visité Munich et la Hongrie, j'arrivais, pour la seconde fois à Saint-Pétersbourg au mois de février.

(1) Le gendre de Mme C. de Tchélischeff dont le salon à Nice est si connu et qui est elle-même une grande spiritualiste.

Il n'est que juste que j'adresse ici mes remerciements publics à M. Aksakof, Mlle Pribitkoff, Son Excellence Mme Sabouroff, le capitaine Pribitkoff, le prince Nicolas Bagration, le baron Bazile Schlichting, le prince de Mingrelie, le général Racoussa-Souchtevsky, l'amiral Crown et bien d'autres, pour l'aimable hospitalité qu'ils m'ont accordée tout le temps de mon séjour et qui a considérablement facilité l'œuvre que j'avais à accomplir. A peine étais-je descendu à l'hôtel de Paris, que je fus littéralement assiégé par des visiteurs de tous les rangs. Il m'était fort difficile de savoir quelles demandes je devais accepter, et, en ceci, M. Aksakof me fut d'une grande utilité.

LES PREMIÈRES SÉANCES A SAINT-PÉTERSBOURG

Ma première séance eut lieu à la résidence du baron Schlichting (1) en présence du prince de Mingrelie (un vieil ami de Home), du colonel Ridevsky (aide-de-camp du grand-duc Nicolas), du prince Bagration, de M. Zasiadko (page de l'empereur) et d'autres. Ce qu'il y a de curieux c'est que les Russes préfèrent les séances obscures aux autres, peut-être parce qu'elles permettent d'avoir une assistance plus nombreuse que celles de psychographie; je fus donc, dans cette occasion, comme dans d'autres, forcé d'agir contre mon habitude. Il est inutile, pour les lecteurs, que j'entre dans les détails des phénomènes, mais cependant il y eut plusieurs manifestations d'un intérêt plus qu'ordinaire qui produisirent une grande sensation et convainquirent, je crois, tout le monde. A la suite de cette séance, les journaux commencèrent à publier les récits les plus absurdes, sur les merveilles que je pouvais produire; quelques-uns allèrent jusqu'à prétendre que, par un geste de ma main, je pouvais faire entrer de l'eau dans la chambre, et la faire monter ou descendre à volonté; d'autres, que je faisais croître des forêts ou disparaître mon corps qui passait d'une chambre dans l'autre, et nombre d'autres histoires aussi ridicules les unes que les autres. C'était une grande chose de voir la presse russe parler si favorablement du spiritualisme, mais je ne m'attendais pas à une notoriété aussi tapageuse. Je n'avais plus un moment de paix à mon hôtel, où tout le monde venait me trouver; heureusement pour moi, un monsieur, dont j'avais fait la connaissance en Angleterre un an auparavant, le Dr S. Linn, vint à mon aide, en m'offrant l'hospitalité dans sa splendide résidence, et en se chargeant de recevoir mes visiteurs de façon à faire un choix entre les simples curieux et les investigateurs sérieux. Je dois une grande reconnaissance à ce monsieur, ainsi qu'à son frère, le Dr B. Linn, et à sa charmante femme pour leur aide et leur bonté.

Les séances se succédèrent; parmi les assistants, dont plusieurs étaient des spiritualistes, nous citerons : Mme Bebikoff, l'ambassadeur roumain, le prince Mikael Ghika, le baron Meindorff, le prince Ourousoff, M. Mohanof (maître des cérémonies du grand-duc Michael), la princesse Galitzine, le comte Gaiden, M. Gedenoff, le colonel Rogovsky (aide-de-camp du grand-duc d'Oldenbourg), M. Zéléony (aide-de-camp de l'empereur), l'ambassadeur d'Italie, le comte Greppi, l'ambassadeur de Hollande, la princesse Orbeliani, la comtesse Rehbinder, le comte Stenbock (aide-de-camp du grand-duc Serge), la princesse Dolgorouki, le prince Demidoff, le comte Soumarakoff, le comte Lamsdorff, l'ambassadeur d'Espagne, le prince Belosselsky, le prince Gortchakoff, le prince Speransky, la princesse Barriatinsky, le duc de Leuchtenberg, le général Ignatieff, le prince Barclay de Foltz, le prince Gagarin, le prince Orloff, le général Peters, Mme Minckwitz, le marquis de Camposagrado, le général Gerbine, Mme Jeliofsky (sœur de Mme Blavatsky), le professeur Paschoutin, le marquis Parulachi, le prince Mestchersky, les professeurs Wagner et Dobroslavin, le comte Schulenberg et une quantité d'autres personnes aussi connues que distinguées. Pour satisfaire à toutes les demandes qui m'étaient faites ,il aurait fallu matérialiser quelques Eglinton de plus. A la suite de ces séances, je fus invité à en donner une au palais du grand-duc Constantin; elle eut le plus grand succès. Je fus également invité au palais du grand-duc d'Oldenbourg où la princesse, qui est un excellent médium, m'aida par sa puissance

UNE SÉANCE AU PALAIS DE SON ALTESSE IMPÉRIALE LE GRAND-DUC ALEXIS

Le lendemain soir, j'allai au théâtre, où ma personne fut discutée comme celle des acteurs. Bien que les représentations finissent fort tard, le grand-duc Alexis, frère de l'empereur, m'invita à donner une séance à la sortie. Nous étions au nombre de huit; le grand-duc Alexis, son frère, le grand-duc Vladimir, la grande-duchesse Vladimir, le comte d'Ardleberg, la comtesse Bohanoff et d'autres. Un phénomène très remarquable, et qui mérite d'être rapporté, se produisit dans cette séance. Son Altesse impériale, la grande-duchesse Vladimir était assise à côté de moi dans l'obscurité et tenait ma main. Soudain, elle commença à s'élever dans l'air, et se mit à crier. Comme elle continuait à s'élever, je fus forcé de lâcher sa main, et en revenant à son siège, elle affirma qu'elle avait flotté au-dessus de la table sans que rien ait été en contact avec elle. J'ai conservé de cette séance, une enveloppe portant l'en-tête de « palais Vladimir » et fermée par

(1) Le frère de la prince Galitzine et de Mme de Warpakhovsky bien connues aussi dans la Société de Nice et de Paris.

cinq cachets (1). Le grand-duc Vladimir avait apporté cette enveloppe, dans laquelle se trouvait un billet de banque neuf, dont le numéro, qu'il ne connaissait pas, fut écrit correctement entre les deux ardoises, sans que l'enveloppe eût été ouverte avant la fin de la séance.

UNE SÉANCE
AVEC L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

Le matin suivant, je reçus l'avis que le Czar me réclamait pour une séance le vendredi suivant, et comme je tenais absolument à ce qu'elle réussît, je refusai tout engagement d'ici-là, ce qui n'était point chose facile quand je recevais une telle quantité d'invitations de la part de personnages distingués. Jusqu'au dernier moment, on me laissa ignorer le lieu où devait se tenir cette séance. Un traîneau de la maison de l'empereur vint me chercher chez moi et me conduisit, à travers une tourmente de neige, chez le grand-duc d'Oldenbourg. Il n'y a pas beaucoup d'Anglais qui ont la chance de voir un empereur de Russie, et quelque familier que je sois avec les cours, je dois avouer que j'éprouvais une certaine émotion à l'idée de faire la connaissance personnelle du Czar de toutes les Russies. Le jour précédant celui où devait avoir lieu l'expérience, M. Aksakof et moi, désirant un souvenir cette séance, nous achetâmes quelques ardoises que j'apportai avec moi au palais. Je m'étais figuré que mon paquet serait ouvert et fouillé par les serviteurs de crainte qu'il ne contînt de la dynamite, mais, à ma grande surprise, en descendant du traîneau, je ne vis pas le moindre signe de précautions prises pour protéger Sa Majesté contre les nihilistes, dont j'avais tant entendu parler; il n'y a pas d'autre garde que les sentinelles ordinaires au portes des palais royaux. Une agréable conversation avec le prince et la princesse d'Oldenbourg, leur fils, et quelques autres notabilités, précéda l'annonce de l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice, et, sauf un mouvement en avant de la part de notre hôte et de notre hôtesse pour aller à la rencontre de Leurs Majestés impériales, et l'alignement des personnes présentes, il n'y eut pas plus de cérémonie que dans un salon ordinaire. L'impératrice s'avança la première, une femme petite et mince, ayant une grande ressemblance avec sa sœur la princesse de Galles, sans être aussi belle. Derrière elle venait un véritable géant, qui pouvait avoir six pieds et trois ou quatre pouces de hauteur et proportionné comme grosseur, mais un magnifique spécimen d'une saine virilité. Vêtu de l'uniforme ordinaire, ne portant que deux décorations et son sabre se balançant sur ses talons, telle était le terrible Czar de Russie, ce mangeur d'hommes, ce terrible monarque devant la volonté absolue duquel des milliers d'hommes tremblent ? Mais combien son visage démentait l'opinion que nous avions de lui ! Chaque trait disait la simplicité, la générosité, la cordialité et éloignait toute idée de dureté et d'injustice. Une tête intelligente et haute, un immense front, pénétrant, observateur, et des sourcils proéminents, mais des yeux aimables dont l'expression révélait une nature essentiellement bonne, un nez peu régulier et trop gros, des lèvres qui n'indiquent pas la moindre trace de sensualité, mais un menton qui dit la grande fermeté de la volonté; telle est la photographie mentale qui m'est restée de cette auguste personnalité. Après les premiers saluts aux amis et connaissances, je fus présenté dans toutes les règles à Leurs Majestés ; l'empereur s'avança, et, me donnant une poignée de mains assez forte pour me faire tressaillir, il me dit en bon anglais : « Je suis heureux de faire votre connaissance, monsieur. » L'impératrice se borna à saluer. Ils étaient accompagnés de Son Altesse impériale, le grand-duc Vladimir, ainsi que du grand-duc et de la grande-duchesse Serge; la duchesse est une petite-fille de la reine d'Angleterre et lui ressemble beaucoup.

Après quelques moments de conversation en prenant le thé, au cours desquels j'appris de l'empereur et de l'impératrice plusieurs choses ayant rapport au spiritualisme, mais que, pour plusieurs raisons, je ne puis rapporter ici, l'empereur me pria de donner une séance obscure, plutôt qu'une séance de psychographie, comme je m'étais proposé de le faire. Il va sans dire que j'accédai à son désir et nous nous rendîmes, au nombre de dix, dans la chambre voisine. L'impératrice prit place à ma gauche, la grande-duchesse d'Oldenbourg à ma droite. A gauche, de l'impératrice, le grand-duc d'Oldenbourg, puis le Czar, la grande-duchesse Serge le grand-duc Vladimir, le général Richter, le prince Alexandre d'Oldenbourg, et le grand-duc Serge. Nous joignîmes nos mains, l'impératrice saisit fortement la mienne, puis les lumières furent éteintes.

Aussitôt les manifestations commencèrent; la plus frappante fut une voix qui s'adressa à l'impératrice, et avec qui elle s'entretint pendant quelques minutes. Je ne puis rien rapporter de ce qui fut dit, attendu que, comme mon ami le baron du Prel le prétend, ce n'est pas la peine de parler de mes connaissances en russe et en allemand. Une forme de femme se matérialisa entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle ne resta qu'un instant et disparut. Je ne mentionne pas les phénomènes moins importants, si familiers aux spiritualistes; je dirai seulement qu'une énorme boîte à musique pesant au moins 40 livres fut transportée autour du cercle jusqu'à ce qu'elle se posât sur la main de l'empereur, qui demanda alors qu'on l'enlevât, ce qui fut fait de suite. Pendant ce temps, les nombreuses bagues qui couvraient les doigts de l'impératrice s'enfonçaient dans ma chair, si bien que je dus la prier de ne pas

(1) On peut voir cette enveloppe dans les salons de l'Alliance spiritualiste de Londres.

serrer si fort ma main. Je commençai à m'élever dans l'air, l'impératrice et la princesse d'Oldenbourg me suivirent. La confusion devint indescriptible à mesure que je m'élevai plus haut, et que mes voisins grimpaient comme ils pouvaient sur leurs chaises.

Il n'était guère favorable à l'équilibre mental du médium de savoir qu'une impératrice se livrait à une gymnastique si insensée et qu'elle pourrait se blesser, et je ne cessai de demander, tout en m'élevant dans l'air, que l'on permît de mettre fin à la séance.

C'était en vain, et je continuai à m'élever jusqu'à ce qu'à la fin mes pieds se trouvassent en contact avec deux épaules sur lesquelles je restai, et qui se trouvèrent être celles de l'empereur et du grand-duc d'Oldenbourg. Comme une personne le fit remarquer malicieusement après : « C'était la première fois que l'empereur de Russie se trouvait sous les pieds de quelqu'un ! » Lorsque je descendis, la séance prit fin, j'étais épuisé, mais la société était enchantée. L'impératrice avait agi tout le temps avec beaucoup de sang-froid et de jugement, elle demandait même à être transportée dans une autre chambre avec moi! En général, j'ai toujours trouvé que les femmes sont beaucoup plus courageuses que les hommes dans les séances obscures. Malgré notre succès, l'empereur et l'impératrice me demandèrent de donner encore une séance obscure, mais je fus forcé de refuser à cause de mon état de faiblesse. Je proposai une séance d'écriture que Leurs Majestés voulurent bien accepter.

REMARQUABLE SÉANCE DE PSYCHOGRAPHIE AVEC LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES

Après un instant d'intervalle pour prendre le thé, toujours prêt, commença cette seconde et importante séance qui restera peut-être historique. Cette fois, nous n'étions que quatre en dehors de moi : l'empereur, l'impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse Serge.

Nous tentâmes diverses expériences dont une a été souvent faite. On demande que quatre nombres soient écrits en différentes couleurs, chaque assistant choisissant la sienne, cela réussit parfaitement (1). Alors vint le point culminant de la séance. Après avoir obtenu plusieurs réponses aux questions posées, l'empereur mit deux ardoises intactes l'une contre l'autre, et lui, l'impératrice et moi, nous les tînmes au-dessus de la table. Bientôt on entendit le son de l'écriture et, en séparant les ardoises, on trouva que l'une d'elles était couverte d'une écriture qui m'est bien connue. Je ne puis pas donner ici le contenu de cette déclaration, mais, comme cela est su en Russie, et de quelques personnes ici, je puis dire au moins qu'elle avait rapport à un événement qui se passa quelques jours plus tard, et qui est aujourd'hui un fait historique. Cette ardoise, qui a été conservée, sera pour les générations futures un exemple frappant de la puissance de prophétie que possède l'esprit. Leurs Majestés impériales furent très émues de cette communication et un silence pénible suivit. Heureusement que le grand-duc Vladimir avait confié à l'empereur une enveloppe cachetée qui contenait un billet de banque, cela me permit de rompre le silence en proposant de demander le numéro de ce billet. Le Czar prit une ardoise, la Czarine choisit un crayon rouge. L'empereur et la grande-duchesse posèrent leurs mains sur l'ardoise. Après que le bruit de l'écriture se fût fait entendre, nous ouvrîmes l'ardoise, le nombre 716.990 était écrit dessus. La vérification fut faite, c'était bien le numéro du billet contenu dans l'enveloppe (1). L'mpereur se leva de son siège, et me serrant fortement la main, il me dit : « Tout ceci est vraiment extraordinaire et je vous remercie d'avoir été l'occasion de me faire voir ces manifestations. » Tous étaient ravis et moi surtout, quoique je fusse attristé des événements de la soirée et terriblement fatigué. Une demi-heure de conversation avec Leurs Majestés impériales termina cette importante soirée et vers le matin, je rentrai chez M. Aksakof en emportant les ardoises qui avaient servi aux expériences et que je distribuai à mes amis en souvenir de cette circonstance.

Comme aucune restriction n'a été faite par rapport à la séance que je viens de raconter, sauf ce qui relève de mon tact et de mon jugement, je n'éprouve aucune hésitation à en donner le récit au public; il n'en est pas de même pour d'autres entrevues dont je ne parlerai pas. J'ajouterai, qu'avant de quitter la Russie, je reçus deux paires de solitaires en diamant et en saphir que je porte en souvenir des événements que je viens de raconter, et à cause de l'honneur qui y est attaché.

ENCORE PLUS DE DEMANDES

Comme on peut le supposer, lorsque la nouvelle de cette séance se répandit, on me réclama plus que jamais. Le grand monde suit ses chefs comme un troupeau de moutons. Au plus fort de la saison de Londres, et dans un pays qui m'est bien connu, je n'ai jamais reçu une pareille quantité d'invitations, de vingt à cinquante par jour. C'étaient toujours des demandes de séances. Les prestidigtateurs eux-mêmes me firent des compliments indirects sur mon succès, l'un d'eux Beautier de Kolta (cousin et ancien barnum du Beautier de Kolta de l'Eden) me rendit visite dans le but de m'offrir d'être mon bar-

(1) L'ardoise et les crayons choisis pour cette expérience par Leurs Majestés se trouvent dans les salons de l'Alliance spiritualiste à Londres.

(1) Cette enveloppe peut aussi être vue dans les salons de l'Alliance spiritualiste à Londres.

num. Il sembla fort étonné lorsque je lui dis qu'aucun médium n'a besoin d'un directeur et que je voyageais et travaillais sans associés ni appareils. « Ah ! reprit-il, c'est un comble de perfection auquel nous ne sommes pas encore arrivés. » Ce fut peut-être une erreur de la part de mon ami, M. Aksakof, d'avoir, dans les circonstances où j'étais, organisé une série de séances avec des savants à la tête dure, car j'éprouvais alors une fatigue excessive, qui était encore plus pénible par suite d'un accident que j'avais eu au pied gauche et qui me forçait à boiter avec une pantoufle. Au lieu de remettre ses séances à une époque plus favorable, Aksakof voulut saisir cette occasion d'entraîner ces hommes dans une veine d'investigations. Nous eûmes donc une série de séances. Les résultats ne furent pas brillants, mais cependant ils confirmèrent des expériences faites l'année précédente avec quelques-unes de ces mêmes personnes.

AUTRES SÉANCES DANS DES PALAIS ROYAUX

Le lendemain du jour de ma première séance, avec l'empereur j'en donnai une au palais du grand-duc Serge; les personnes présentes étaient la grande-duchesse, le comte Stenbock, le colonel Stepanoff, le comte Soumaratiff, etc.

Les résultats furent aussi satisfaisants que ceux des séances précédentes. Le grand-duc Alexis me fit encore une fois l'honneur de m'inviter à son palais; il y avait ce jour-là le grand-duc et la grande-duchesse Vladimir, le grand-duc Alexis. Leurs Altesses royales le prince et la princesse de Mecklembourg-Schwerin, etc., etc. Dans cette occasion également nous eûmes un complet succès et je reçus de chaleureux remerciements de toutes les personnes présentes.

Le grand-duc Alexis assista en tout à quatre séances dont la plus intéressante fut celle qui eut lieu chez l'ambassadeur espagnol, marquis de Camposagrado, et où plusieurs phénomènes se passèrent à la table du souper. Avant de quitter la ville, je reçus de Son Altesse Impériale une splendide coupe en vieil argent d'un travail exquis, qu'il me pria d'accepter « en souvenir de lui ».

SÉANCES
AVEC M. DE GIERS ET LA GRANDE-DUCHESSE VLADIMIR

Un des plus charmants incidents de mon voyage en Russie est, sans nul doute, ma rencontre avec M. de Giers, le ministre des Affaires étrangères. M. de Giers est un spiritualiste de longue date, ses deux fils sont médiums et essayent, avec quelque succès, d'obtenir des photographies spirites, c'est donc une conséquence naturelle de ma destinée si j'ai reçu dans ce palais un accueil cordial, et je conserve les plus charmants souvenirs de cette famille si remarquable, des soirées musicales et des conversations privées où nous traitions librement de toutes les questions. Si je devais énoncer mon jugement sur ce grand homme, je dirais qu'il est trop honnête pour être ministre. Politiquement parlant, un diplomate ne peut se permettre cela, et de là les attaques du parti Katkoff contre lui, quoique Katkoff lui-même, à ce que je tiens de bonne source, soit depuis longtemps un spiritualiste.

Les séances se succédaient avec des Altesses de tous rangs et la grande-duchesse Vladimir m'honora sept fois de sa présence. Une chose curieuse à noter, c'est que, dans nos réunions, l'élément militaire dominait, mais peut-être ceci n'est-il que le résultat du fait que la Russie ayant une très grande armée, les officiers sont très nombreux. Une des séances les plus intéressantes eut lieu à la résidence du général Gresser, le chef de la police qui a arrêté de sa propre main un homme portant une bombe destinée à tuer le Czar.

W. Eglinton.

La ferme "hantée" de Pleyber-Christ

Les maisons « hantées » attirent toujours l'attention du public, et les plus grands journaux consacrent volontiers une large place au récit des faits de hantise. C'est ainsi que, ces jours derniers, le *Matin* insérait une très longue dépêche de Brest, dans laquelle son correspondant particulier lui narrait en détail les incidents qui se seraient produits dans une ferme des environs de Morlaix.

Voici cette dépêche :

Depuis longtemps, dans la région de Morlaix, on racontait qu'à côté de Pleyber-Christ il y avait une ferme hantée où chaque soir, la nuit venue, les « esprits » menaient un terrible sabbat. Ames errantes? loups-garous? poulpiquets? on ne savait... et c'est pourquoi, désireux d'avoir des renseignements plus précis sur ces nouvelles manifestations des hôtes mystérieux de nos landes bretonnes, je me suis rendu hier à la ferme de Ker-Rolland.

Située sur la route de Commana, sur le versant nord d'un vallon profond et pittoresque, à deux kilomètres du bourg de Pleyber-Christ, la ferme est tenue par M. Ollivier Quémener, âgé de soixante ans, et sa femme. Ils sont aidés dans l'exploitation des terres par leur fils Jean-Yves, vingt-huit ans, sa jeune femme et un garçon de ferme. Les jeunes époux ont quatre enfants, dont l'aîné a six ans.

Voici, fidèlement rapportée, la conversation que j'eus avec eux :

Le père Quémener. — Voilà dix-neuf ans passés, depuis la Saint-Michel, que j'habite la ferme et, presque chaque soir, nous entendons du bruit ; tantôt on remue la clef de l'armoire qui, tout à coup, s'ouvre à deux battants, et une main invisible heurte les battants l'un contre l'autre avec un bruit épouvantable. Je lance parfois mon sabot contre

l'armoire, mais, quelques minutes après, le sabbat recommence.

— N'avez-vous pas cherché à savoir ce que c'était ?

Le père Quémener. — Mais si. Plusieurs fois j'allumai ma chandelle. Mais à peine était-elle allumée que je percevais distinctement un souffle, comme celui sortant d'une bouche humaine, qui l'éteignait.

— Et vous n'essayiez pas de la rallumer ?

Le père Quémener. — Si, mais quand je cherchais mes allumettes, je ne les trouvais plus. L'esprit les avait enlevées et le bruit recommençait. Je lançais de nouveau mon sabot ou un autre objet. Il y avait un instant de silence et ça recommençait. Nous ne pouvions pas dormir.

Le fils Quémener. — Moi, le soir, j'ai senti plusieurs fois comme deux mains qui s'appuyaient sur mon ventre, au point de m'arrêter la respiration.

— Et vous n'essayiez pas de voir ce que c'était ?

Le fils Quémener. — Si ! J'étendais les mains, mais elles ne rencontraient que le vide.

La bru. — Depuis que je suis arrivée en la maison j'entendis bien du bruit. La nuit surtout. On frappait à la porte comme avec un marteau.

— Et vous n'avez pas peur ?

La bru. — Ma foi, non ! Ça empêche souvent mon beau-père et ma belle-mère de dormir, mais moi je n'en fais plus de cas. Ils peuvent frapper tant qu'ils voudront. Ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir.

Le domestique. — J'ai souvent entendu du bruit dans la maison. Mais c'est surtout dans l'écurie. Celle-ci est située à trente mètres de la maison où je passe la nuit, à cause les chevaux, et j'entends des bruits de marteaux, comme si on enfonçait des pointes dans le bois.

— N'avez-vous pas cherché à vous rendre compte de ce que c'était.

— Le domestique. — Pourquoi faire ? On m'aurait éteint ma chandelle, comme à mon patron.

— Et vous pouviez dormir ?

Le domestique — Ma foi, pas trop. J'ai passé souvent de bien mauvaises nuits. Mais encore pas comme mon frère. il a travaillé pendant quelque temps à la ferme avec moi et a couché quelquefois seul à l'écurie, mais il n'a pu y tenir, et il a quitté définitivement cette ferme, où il disait qu'il s'y passait des choses qui n'étaient pas naturelles.

Le père Quemener. — Notre voisin de la ferme de Kergoat-Bihan, qui touche nos terres, est venu passer une nuit dans la chambre où nous l'avons laissé tout seul, pendant que nous, nous couchions en bas. Le lendemain matin, il est descendu tout pâle, la chemise toute trempée de sueur et, avec une voix entrecoupée par la profonde émotion que lui avait causée son séjour d'une nuit dans la chambre, il nous a dit : « Vous me donneriez tout l'or du monde, que je ne voudrais plus recommencer. J'en tremble encore! C'est épouvantable ! ».

— Les bruits continuent-ils toujours ?

Le père Quemener. — Oui, presque tous les jours. Mais maintenant, c'est dehors qu'ils se font entendre.

— Comment ça ?

Le père Quemener. — Oui. Le vicaire, M. Merret est venu. Depuis, les esprits ont quitté la maison. Il les a exorcisés. Il a dit quelques prières et ils sont partis. Il ne font plus du tout de bruit, dans la maison, non ! Ils se contentent seulement de frapper du dehors, à la porte sud, pendant la nuit.

— Et vous ne faites pas revenir le vicaire pour les faire partir définitivement ?

Le pèree Quemener. — Oh ! non ! Nous sommes habitués maintenant ! Et puis, si les esprits sont bruyants, en tout cas, ils ne nous ont jamais fait de mal. A part mon fils. Si l'on peut appeler mal lui avoir pressé un peu le ventre !

Un de nos abonnés M. Gustave Maya, 22, rue de Chabrol, à Paris, qui, tout dernièrement se trouvait aux environs de Morlaix, se rendit à Pleyber-Christ pour y faire une petite enquête.

Il arriva malheureusement trop tard. Il a bien voulu, néanmoins, nous donner quelques renseignements sur son expédition. De son intéressante lettre, nous extrayons le passage suivant :

Le mercredi 3, j'arrive avec l'idée bien arrêtée de passer la nuit à Ker-Rolland. Prévoyant qu'en ma qualité d'étranger au pays je pouvais être accueilli avec méfiance, je cherche quelqu'un pour m'accompagner et passer la nuit avec moi dans la maison. Malgré l'offre d'une gratification, je ne peux décider personne. Je pars donc seul : plus de deux kilomètres dans la neige, j'arrive à la nuit tombante. Je suis reçu sur le seuil de la porte par le père Quemener J'expose le but de ma visite : le désir de passer la nuit à la ferme. Prévoyant sa méfiance, j'offre de lui confier mes papiers, cartes de ma maison (je suis voyageur de commerce). Pour convaincre le fermier, je lui dis que c'était peut-être un esprit qui désirait des prières, que je pourrais avoir des réponses par coups frappés, que nous prierions ensemble, et que nous aurions peut-être une matérialisation.

Peine perdue ! le père Quemener me déclare que l'esprit avait disparu de la maison et des environs depuis quelque temps.

M. Maya insiste à diverses reprises, mais sans aucun succès.

Nous avons, de notre côté, tenté d'avoir, sur la ferme « hantée » de Pleyber-Christ, des renseignements inédits. Nous avons écrit à M. l'abbé Merret, qui, d'après le *Matin*, aurait été appelé par les fermiers. M. l'abbé Merret n'ayant pas répondu à notre lettre, nous lui envoyâmes, le 10 mars, un télégramme, avec réponse payée, lui demandant s'il avait reçu notre lettre et s'il avait l'intention d'y répondre. Or, nous ne reçûmes, pour toute réponse, qu'une laconique dépêche ainsi conçue : « *Sommes sans renseignements* ». Aucune signature...

Nous avouons que notre étonnement fut grand au

reçu de ce télégramme. Comment M. l'abbe Merret peut-il être sans renseignements, alors qu'il a visité la ferme « hantée »? Car l'article du *Matin* n'ayant reçu aucun démenti, nous sommes bien obligés de le considérer comme véridique. .

Nous n'en voulons pas le moins du monde à M. l'abbé Merret de sa réserve, que nous nous bornons à trouver exagérée... Cet excellent abbé est prudent, trop prudent même à notre avis. Ce n'est pas lui qui se compromettra jamais...

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Un lecteur pourrait-il me faire savoir à quelle heure exacte, officielle, *la République fut proclamée le 4 septembre* 1870. *D'après mes recherches à la Bibliothèque Nationale, j'avais adopté l'heure de* minuit, *et je dois dire que le thème de* nativité *dressé pour cette heure, ainsi que ceux de* révolution, *m'ont donné des résultats satisfaisants dans bien des cas; mais M. Fornalhaut, auteur d'un très bon traité d'astrologie, parle de trois heures de l'après-midi. J'aimerais à être fixé.*

L'heure de la proclamation ne peut, c'est évident, changer les positions des astres dans les signes, *mais elle les change dans les* maisons, *en changeant l'*Ascendant, *le* Milieu du ciel, *etc., et ceci est très important.*

*Je m'adresse aux lecteurs de l'*Echo, *que je remercie d'avance, car, étant malade, je ne puis me rendre à Paris pour y faire de nouvelles recherches.*

VANKI,
à Saulx-les-Chartreux,
par Longjumeau (Seine-et-Oise).

Dans quels signes du zodiaque sera Neptune de 1911 *à* 1917?

UN LECTEUR.

Peut-on énumérer ici des demeures vraiment hantées dans le véritable sens de ce terme, c'est-à-dire par des fantômes apparaissant plus ou moins fréquemment, et non point troublées par des bruits provenant d'un sorcier, ou d'un esprit de nature douteuse, mais nécessitant toujours la présence d'un médium, inconscient, ordinairement?

UN CURIEUX.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

ÇA ET LA

Une merveilleuse épave du cataclysme messinien.

Du *Guide* d'A. J. du Pays, édité par la librairie Hachette, pour l'itinéraire des voyageurs en Italie, voici un curieux extrait relatif à la cathédrale de Messine (*Santa-Maria-Nuova*), commencée en 1098, par le normand Roger Ier, fils du croisé Tancrède de Hauteville, devenu roi de Sicile.

« On conserve dans cette église la traduction d'une lettre, en hébreu, traduite en grec par saint Paul, écrite par la Vierge aux Messinois, en réponse à une députation qu'ils lui avaient envoyée à Jérusalem. (*Elle remonte à l'année 42*)... La fête de la *sagra Lettera* est célébrée le 5 juin, et est l'occasion de processions et de rejouissances dans la ville. — Beaucoup de Messinois portent le nom de *Letterio* en l'honneur de la lettre de la Vierge ».

Or, cette lettre, assez courte d'ailleurs, avait pour but de fortifier dans la vraie foi les nouveaux convertis et de leur assurer la protection d'En-Haut pour leur ville, tant qu'elle resterait fidèle à Jésus-Christ.

Eh bien, chose providentielle! de la cathédrale, actuellement en ruines, on a tiré une photographie — que nous avons vue reproduite en gravure dans une revue hebdomadaire italienne — où l'on voit émerger d'un autel, tout jonché de ruines et de décombres, un assez beau *reliquaire*, en forme de tabernacle, présentant aux regards étonnés la *sagra Lettera*, absolument intacte.

Le Liseur de Pouces

Le système de ce nouveau devin est, interprété en quelque sorte, celui de M. Bertillon. On sait que ce dernier releva, sur la pendulette de Mme Steinheil et sur le litre à moitié vide dans la cuisine des Remy, l'empreinte des doigts qui ont touché ces objets.

Le « Liseur de Pouces » demande à ses consultants de lui envoyer, sur une simple feuille de papier à lettre, l'empreinte à l'encre ou à la mine de plomb de leur pouce.

Il leur répond, de Londres où il habite, en leur donnant la plus minutieuse description de leur caractère, de leur vie passée et future, des surprises qui les attendent, des aventures qui les guettent.

Fait de télépathie raconté par Mme Thénard.

« Je ne puis m'empêcher de raconter de quelle étrange manière la mort d'Etienne Thénard fut pressentie par ma bisaïeule. Elle jouait au loto, un soir... et comme, à ce moment déjà, elle était aveugle, Mlle Rachel avait fait faire exprès des cartons en relief. Or, elle cessa brusquement de jouer, et s'écria : « Mes enfants, arrêtez, mon petit-fils est malade! » On plaisanta l'aïeule trop inquiète. Comment pouvait-elle supposer qu'Etienne fût malade? N'avait-elle pas, hier encore, reçu de ses nouvelles? Elle insistait pourtant: « J'en suis sûre, disait-elle, j'ai entendu frapper deux coups à la fenêtre. » — Notez qu'elle habitait au deuxième étage, 176, rue Montmartre, un appartement sans balcon. On crut qu'elle avait été la dupe d'une hallucination et, tout doucement, on l'obligea à se remettre au jeu. Mais, au bout de quelques minutes, elle éclata en

sanglots et, d'un ton ferme : « A genoux, mes enfants ! commanda-t-elle, Etienne est mort, prions pour lui ! » Terrifié par son attitude, en même temps que saisi par la douleur, chacun l'imita, et une partie de la nuit se passa, autour d'elle, dans les prières et les larmes. Le lendemain matin, l'on apprenait, par une dépêche, qu'Etienne était mort, la veille, à neuf heures du soir, c'est-à-dire à l'instant même où se passait la scène que je viens de narrer. — « J'étais certaine de mon malheur, gémit alors la pauvre aveugle ; j'avais entendu frapper une seconde fois à la fenêtre : c'était l'âme de mon petit-fils qui me disait adieu ! » (Mme J. Thénard, de la Comédie Française. *Choses vues, choses vécues*, dans *La Revue*, 15 novembre 1908).

La douane australienne et les « apports »

La douane australienne vient de réclamer à un M. Stanfort des droits d'entrée pour des objets apportés chez lui, par des « esprits », au cours des séances du médium Bailey. C'est en lisant, dans une brochure *La science et l'âme*, qui en publiait la liste, que les douaniers remarquèrent que plusieurs de ces objets devaient être taxés. Il y avait notamment des oiseaux et des serpents vivants, un crâne et un costume complet de mandarin.

Réclamation fut faite à M. Stanford, lequel protesta, soutenant que le mode d'entrée des objets apportés chez lui n'étant ni naturel ni habituel, il ne devait acquitter aucun droit. Les employés en référèrent à leur inspecteur qui reconnut le bien fondé de la thèse soutenue par M. Stanford.

A la suite de cet incident, on a demandé au médium Bailey qui, lors des apports, est toujours enfermé dans un sac, d'essayer, pour convaincre les incrédules, de se faire apporter par les « esprits » un journal paru le jour même à Londres, mais nous ne savons pas encore s'il y a réussi.

A TRAVERS LES REVUES

LA GYMNASTIQUE RESPIRATOIRE

Le docteur Marcel Natier, dont nous avons déjà signalé les découvertes pour la guérison de la surdité, vient de publier dans *Le Mois Littéraire et Pittoresque* un très intéressant travail sur la Gymnastique respiratoire.

Cette étude, comme celle du docteur Arnulphy : *La santé par la respiration*, dont nous avons parlé dernièrement, ne se rattache en apparence qu'assez indirectement au Merveilleux. En réalité, chacun sait (l'ouvrage d'Ernest Bosc, *Le Livre de la Respiration*, en fait foi), que les facultés médianimiques sont subordonnées au bon fonctionnement de l'appareil respiratoire. On ne connaît point de médium asthmatique. A ce titre, on nous saura gré de reproduire les passages essentiels de l'article du docteur Natier :

Mon but est de m'occuper exclusivement de la classe si nombreuse d'enfants dont l'organisme profondément débilité est pour les parents une cause de constante préoccupation. On va voir comment il est possible de remédier à ces inconvénients par des procédés naturels très simples, grâce à des exercices rationnels de gymnastique respiratoire

On peut, pendant des heures, des jours et même des semaines, se passer de boire et de manger; mais on ne saurait, sous peine de mort, s'abstenir de respirer.

Le but de la respiration est de provoquer un échange ininterrompu entre les gaz du sang, rendus impropres après avoir servi à la nutrition des tissus, et ceux de l'air extérieur. Cet échange s'accomplit au niveau des alvéoles pulmonaires : les globules sanguins mettent en liberté l'acide carbonique dont ils sont chargés et le remplacement par des molécules d'oxygène. Cette opération particulière est appelée hématose.

La respiration nécessite la mise en jeu d'un certain nombre d'organes : nez, pharynx, larynx, trachée, bronches et poumons. Leur ensemble constitue l'appareil respiratoire. Celui-ci est logé partie dans la face et le cou, et partie dans ce qu'on a si pittoresquement désigné sous le nom de cage thoracique. Cette cage ou poitrine mérite surtout de retenir l'attention. Elle est bornée en haut par le cou et à sa partie inférieure par un muscle unique : le diaphragme, étendu transversalement entre elle et la cavité abdominale, dont il la sépare entièrement. Les côtes articulées, d'une part, en arrière, avec la colonne vertébrale et, d'autre part, en avant, avec le sternum, forment les limites latérales, antérieure et postérieure de la poitrine, laquelle tire précisément de leur courbure sa forme arrondie. Sur tout le pourtour du thorax s'insèrent des muscles variés : leur action antagoniste est indispensable au rythme régulier de la respiration.

L'acte respiratoire comporte deux temps : inspiration et expiration. A l'inspiration concourent tous les muscles destinés à accroître la capacité thoracique; les côtés se relèvent et le diaphragme s'abaisse en repoussant en avant et en bas les organes contenus dans la cavité abdominale. Conséquence : appel d'air dans la poitrine ainsi dilatée. L'inverse se produit dans l'expiration, où l'action des muscles antagonistes, par abaissement des côtes et relèvement du diaphragme, contribue à réduire le volume de la cavité pectorale; les poumons de la sorte comprimés se vident de l'air qu'ils contiennent.

La respiration est-elle correcte, les échanges signalés plus haut sont réguliers. Dans le cas contraire, le sang quitte les alvéoles pulmonaires insuffisamment oxygéné et mal débarrassé des déchets qu'il charrie, pour accomplir à nouveau son cycle dans le courant circulatoire. L'équilibre normal est alors détruit; il va en s'accentuant de manière progressive et ainsi se constitue la maladie avec ses conséquences plus ou moins prochaines et de gravité variable.

On distingue deux modes respiratoires principaux : le costo-supérieur, claviculaire ou thoracique, et le costo-inférieur, diaphragmatique ou abdominal. La femme serrée à la taille par son corset présente plutôt le type du premier genre : alors fonctionne seule la partie supérieure de la poitrine, sa base demeurant immobile. Hommes et enfants respirent, par contre, d'après le type abdominal. L'un et l'autre genre a souvent ses partisans exclusifs. C'est un tort. Car, dans ces conditions, la respiration demeure forcément insuffisante.

Mais, comment respirer de façon complète et normale ? Il faut être debout, couché ou assis, le buste maintenu très droit. La bouche doit être gardée soigneusement fermée, de

manière que l'air pénètre exclusivement par les fosses nasales destinées à le réchauffer et à le débarrasser des impuretés qu'il pourrait contenir. Il chemine ensuite, progressivement et régulièrement, tout le long des voies respiratoires, pour atteindre, finalement, les alvéoles pulmonaires les plus ténues et des plus distantes. Or, il ne saurait parvenir à ce stade ultime, si la poitrine n'était dilatée à son maximum et dans toutes ses dimensions. L'inspiration terminée, on procède à l'expiration en chassant l'air de préférence par la bouche. Toute respiration comprise et exécutée de la sorte peut doubler et même tripler le volume d'air chaque fois inspiré, c'est-à-dire accroître dans les mêmes proportions la quantité d'oxygène, gaz indispensable à l'existence.

Fréquemment, certains obstacles, inhérents au sujet lui-même, entravent le libre jeu des organes respiratoires :

Ils peuvent être de deux ordres : mécaniques ou fonctionnels. Les obstacles mécaniques ont leur siège ordinaire sur le trajet de l'arbre respiratoire (corps étrangers, hypertrophies, polypes du nez; végétations adénoïdes, hypertrophies des amygdales, polypes du larynx, etc.). Les obstacles fonctionnels sont éloignés (affections du cœur, du tube digestif, etc.), ou immédiats (une formation ou éducation insuffisante des organes de la respiration). Le médecin avisé saura tenir justement compte des uns et des autres et ne manquera pas d'aviser en conséquence.

Dans un grand nombre de cas, il fera pratiquer au sujet des exercices de gymnastique respiratoire appropriés, et il en obtiendra de bons résultats.

Le nombre des cas où la gymnastique respiratoire est indiquée ne saurait être exactement précis. On est surpris, quand on y a quotidiennement recours, des vastes limites auxquelles son champ d'action peut s'étendre. Elle est, en général, applicable à tous les sujets dont le développement physique et même intellectuel est nettement arrêté ou simplement entravé à un titre quelconque. Elle m'a donné des succès réguliers chez des enfants malingres, rabougris, anémiés, au teint jaunâtre, à la figure vieillotte et souffreteuse, dont les oreilles sont transparentes et fortement écartées du crâne, les yeux caves, le nez pincé, la dentition défectueuse, la voûte du palais rétrécie et ogivale. Que de fois les pauvres petits s'entendent répéter cette apostrophe : « Tiens-toi donc droit ! » C'est qu'en effet ils paraissent toujours accablés par un poids trop lourd : leur corps prend, de bonne heure, des attitudes vicieuses. L'examen direct révèle des particularités frappantes : la peau sèche, comme terreuse, rude au toucher, semble flotter sur le corps à la façon d'un vêtement trop lâche. Le cou amaigri et décharné fait, par contraste, apparaître la tête trop grosse, à moins, toutefois, qu'elle ne soit anormalement réduite de volume. En avant, la partie supérieure du thorax immédiatement au-dessous des clavicules est déprimée (*salières*); le sternum est tantôt bombé (*poitrine de poulet* ou *de pigeon*), tantôt enfoncé (*poitrine en entonnoir*) ; les côtés sont le plus souvent aplaties, quelquefois saillantes, toujours déformées. En arrière, les omoplates font un relief accusé; une ligne ininterrompue de nodosités accentue, de façon trop évidente, la structure anatomique de la colonne vertébrale. Cette dernière fait souvent une saillie anormale au niveau des épaules (*dos rond*) et est atteinte de déviations simples ou en combinaison qu'on s'efforce de combattre par le port de corsets ou appareils orthopédiques quelconques. Or, c'est là une erreur évidente, car on paralyse ainsi l'action des muscles du tronc, lesquels s'atrophient à la longue, ce qui est susceptible de rendre toute guérison impossible. L'abdomen peut être bombé ou au contraire très creux. La gracilité des membres est caractéristique; les jambes sont fréquemment arquées.

Ces mêmes enfants présentent des troubles variés du côté de leurs divers appareils. L'ouïe et la vue peuvent être altérées. Les palpitations sont communes et souvent inquiétantes (*fausses maladies de cœur*). Mais les désordres respiratoires dominent la scène. Ils se traduisent par la béance continue de la bouche, de l'essoufflement au moindre effort, du ronflement pendant le sommeil, des accès fréquents de véritables crises d'asthme. A l'ordinaire, et quand n'existent pas d'affections pulmonaires ou pleurales, présentes ou passées, ces symptômes sont exclusivement mis sur le compte des végétations adénoïdes, maladie qui détient, avec l'appendicite, le « record » de la mode pathologique actuelle. Il y a la une exagération manifeste contre laquelle j'ai maintes fois protesté. J'ai péremptoirement démontré, en deux brochures, l'erreur d'interprétation des phénomènes et l'inutilité, pour ne pas dire plus, des interventions opératoires en pareils cas.

Beaucoup d'enfants de la même catégorie ont aussi des perturbations digestives (dyspepsies, entérites, diarrhées, constipation). A noter également l'incontinence nocturne et même diurne d'urine, diverses hémorrhagies locales et tout spécialement les saignements de nez répétés. Le système nerveux, tout naturellement, participe à la déchéance générale. C'est tantôt l'intelligence dont le développement est ralenti, et tantôt le caractère qui est difficile, insupportable, avec des périodes d'exaltation et de dépression. Les petits malades s'enrhument facilement du cerveau, ont toujours les extrémités froides; ils sont migraineux, sujets aux évanouissements, peuvent présenter de la danse de St-Guy, de la toux coqueluchoïde incoercible, etc. Il serait facile de poursuivre cette nomenclature, n'était l'ennui qui s'ensuivrait. Pourtant, il y a intérêt à ce que les parents sachent tenir un juste compte de signes peut-être à première vue insignifiants, mais néanmoins d'une réelle importance.

Si le lecteur s'est bien pénétré des principes que je viens d'exposer, et dont je me suis efforcé de dégager clairement les principales conséquences, il comprendra maintenant, sans peine, l'utilité de la gymnastique respiratoire. Elle offre des avantages évidents; ses indications sont tout aussi nettes. Au point de vue thérapeutique, elle constitue un adjuvant précieux à beaucoup de remèdes et à nombre d'opérations; souvent même elle l'emporte sur les uns et les autres en importance. Les parents ne devront jamais perdre de vue ces considérations; les médecins non plus. Grâce à sa merveilleuse élasticité, l'organisme de l'enfant offre des ressources infinies; avec lui, on ne doit jamais désespérer. La gymnastique respiratoire peut faire encore des merveilles dans les cas en apparence incurables. C'est un mode excellent de puériculture; il répond très exactement au double objet que doit sans cesse se proposer tout bon éducateur : *mens sana in corpore sano*.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.